



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

50^e ANNÉE.

N^o 10.

1^{er} OCTOBRE 1907.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

Les Védas.

Les Védas, ainsi que chacun sait, sont les Écritures sacrées des Indous. Cet antique et vénérable monument, cette Bible des Bibles, cette Bible par excellence, d'où vient-elle ; quelle en est l'origine ?

Lorsqu'on adresse cette question aux Brahmanes, leur réponse est nette et catégorique : Elle vient de Manou délégué de Brahma.

— C'est donc Brahma qui y a mis cette doctrine d'âge séculaire que les

Sages en ont fait découler, ainsi que vous le dites vous-mêmes, « comme d'un réservoir à mille canaux ? »

— « C'est Brahma, répètent-ils imperturbablement. Seul, il en est l'auteur et les prêtres humains qui l'ont répétée devant les autels n'ont été que les « bouches » dont il s'est servi pour la faire entendre aux Aryas, parce qu'en réalité Brahma est le « poète », l'objet de la théologie elle-même, en même temps que le Théologien. »

Nulle part, dit Émile Burnouf, la révélation divine et l'originalité absolue d'une religion n'ont été énoncées en termes aussi formels qu'elles l'ont été par les Brahmanes. Ils savent que leur religion s'est développée régulièrement, normalement, sur le sol même de l'Inde, avant qu'aucune influence étrangère eût pu la modifier. Leurs traditions la leur montrent se dégageant des Védas, par le travail ininterrompu de leurs ancêtres, ces ancêtres de la Loge thibétaine qu'inspirent et dirigent les grands Instruteurs de l'humanité. Aussi, est-ce d'une façon toute mystique que ces brahmanes apprécient leurs Écritures sacrées qui ne sont pas seulement pour eux un recueil de préceptes moraux, un trésor de connaissances à nul autre pareil en ce monde, mais encore la Révélation universelle par laquelle le Dieu inconnu s'est manifesté à la terre.

Écoutez ce qu'en disait le Brahim J.-C. Chatterji, dans une conférence faite à Paris, le 25 mai, lors de la grande Exposition de 1900 :

« Le terme de « Védas » vous est familier à l'époque actuelle. Par ce mot, l'on entend d'ordinaire les Écritures religieuses des Indous, ou en d'autres termes les révélations faites aux peuples de l'Inde antique... Mais combien différent, plus complexe et plus significatif est ce que l'Indou instruit entend par ce terme de Védas — qui en sanscrit signifie *science* ou *connaissance* ! Pour le bien comprendre, il importe de savoir comment les Sages de l'Inde considèrent l'univers.

« Pour eux, cet univers n'est rien d'autre que le *mouvement* ou *modification* perpétuelle, rien d'autre qu'un flux d'énergies d'actions incessantes et transformatrices... conception qui, je le signale en passant, est presque entièrement conforme avec les dernières constatations de la science moderne.

« Et d'où proviennent-ils ces mouvements continus ? D'un phénomène fondamental qu'on peut appeler la vibration perpétuelle. Tout ce qui existe dans l'univers, toutes les choses visibles ne sont qu'un agrégat de vibrations, vibrations non seulement des atomes matériels dont nous parlent les chimistes, mais encore des éléments les plus subtils de l'éther lui-même et plus haut encore, de tout le monde supérieur et mystérieux où évoluent les pensées les plus élevées de l'homme, où palpitent ses émotions, où rayonnent ses sentiments les plus purs et les plus nobles de sacrifice, de fraternité, d'amour... Monde sublime et transcendantal, au sommet vertigineux

duquel trône, dans son inexprimable majesté, l'ÊTRE par excellence que vous appelez Dieu dans votre Occident, que nous appelons Brahma dans notre Orient — peu important les noms du reste. — Et c'est de cette universelle vibration du visible et de l'invisible, de la Matière et de l'Esprit, c'est de ce tourbillon gigantesque de vies associées et solidaires que résulte cette musique des sphères dont parlent les anciens poètes, harmonie pour l'oreille, harmonie pour les âmes... Eh bien, c'est cette harmonie divine que les Sages Indous, dont la vision pénètre toute chose, appellent les VÉDAS. »

N'insistons pas plus qu'il ne faut sur ces considérations métaphysiques de la philosophie indoue à la conception transcendante desquelles nous ne saurions atteindre, nous autres Occidentaux ; mais il n'était pas inutile de les signaler en passant, pour que nous puissions nous faire une idée de la profondeur où plongent ces âmes védiques, où pénètre en vertu d'un atavisme multiséculaire le souffle religieux, par excellence.

Parmi les Écritures antiques des Indous dont le nombre est considérable, il en est trois dont l'antiquité recule bien au delà de nos chronologies conventionnelles, ce sont le *Rig Véda*, le *Yajur Véda* et le *Sama Véda*. Ils consistent en Mantras, sortes d'hymnes métriques réunis ensemble sous le titre de Sanhita et en traités de prose dénommés Brahmanas.

Les livres sacrés des Indous ont pour nous une double valeur, non seulement comme révélation extra-humaine, mais encore comme révélation ethnologique et sociale, en ce sens qu'il nous ont donné, pour ainsi dire, la clef de l'Orient, de cette Inde mystérieuse, matrice des peuples et source inépuisable d'où ont jailli, d'où jailliront encore des torrents de lumière. Ne nous ont-ils pas conduits au foyer de l'antique et pure religion aryenne dont les hymnes védiques sont les brillants rayons ; ne nous ont-ils pas montré, surtout, comme une première cristallisation des idées mères de la doctrine ésotérique, source de toutes les religions du monde ?

Rien de plus grand que cette Doctrine indoue, où un profond naturalisme s'associe à un spiritualisme transcendant. Voyons de près ce culte en sa mise en scène si simple, mais si grandiose. Au lever du jour, sous le grand ciel d'Asie que dentèlent à l'horizon les pics neigeux de l'Himalaya, un homme, un chef de famille se tient debout devant un autel de terre et de gazon, où brûle un feu allumé par le frottement de deux morceaux de bois (appelés Pramantha) (1). Dans cette fonction sacrée, ce chef est à la fois père, prêtre et roi du sacrifice. « Pendant que l'aurore levant ses voiles, inonde la terre de ses lueurs, dit un poète védique, le père prononce une prière, une invocation à la lumière, au soleil et aux esprits de vie. La mère et les fils versent le soma (2) sur le feu appelé Agni dont la flamme emporte

(1) L'on sait que c'est de ce mot qu'a été tiré le nom de Prométhée.

(2) Liqueur fermentée de l'Asclépiade, nom grec d'Esculape, dieu de la médecine.

aux dieux invisibles la prière sortant des lèvres du patriarche et du cœur de sa famille :

« O Agni, Feu sacré, dit un Hymne védique, Feu purificateur qui dors dans le bois et montes en flamme brillante, tu es le cœur du sacrifice, l'essor hardi de la prière, l'étincelle divine qui recèle toute chose, l'âme glorieuse du soleil ! »

Pour les poètes védiques, la nature n'est autre chose qu'un voile transparent derrière lequel se meuvent des forces divines. Ce sont ces forces qu'ils invoquent, qu'ils adorent et qu'ils personnifient, mais sans être dupes ni de leurs symbolismes, ni de leurs appellations métamorphiques. Pour eux, le soleil *Avitri* est moins l'astre brillant que la puissance créatrice de vie qui émane de ses rayons. Lorsqu'ils invoquent *Varouna*, le ciel immense qui recouvre toutes choses de son dôme lumineux, ils montent plus haut encore et y voient le Dieu de ce ciel doué de sa vie active et féconde et tout resplendissant de sa divine majesté. Rien n'égale la magnificence des descriptions qu'en font sans cesse certains Hymnes débordant d'un enthousiasme exubérant.

Le soleil est son œil, la voûte azurée son vêtement et l'ouragan son souffle. C'est lui qui, sur des fondements inébranlables, a établi la terre et le ciel. Des sommets de l'Empyrée, où il réside en un palais aux mille portes, il perçoit aussi loin la trace des oiseaux dans les airs que le sillage du navire sur les flots, et c'est aussi du haut de son trône d'or, aux soubassements d'airain, qu'il surveille et juge les agissements des hommes. Il punit le coupable, mais il est miséricordieux pour celui qui se repent ; aussi est-ce vers lui que monte le cri d'angoisse du remords, devant lui que le pécheur vient se décharger du poids de ses fautes... Et c'est ainsi que dans l'évocation de *Varouna*, la religion védique réalise dans la profondeur de la conscience la notion de la sainteté, en même temps qu'elle s'élève à la pure conception d'un Dieu unique qui pénètre, domine et régit le grand Tout.

Toutefois, dit encore l'auteur précédemment cité, les images grandioses qui, dans les hymnes, roulent à larges flots ne nous offrent que l'enveloppe des Védas. C'est avec la notion d'Agni, le feu divin, que nous arrivons au cœur de la doctrine, c'est-à-dire à son fond ésotérique et transcendant, car Agni n'est rien moins que l'esprit cosmique, le principe universel dans sa profondeur et sa généralité. Il n'est pas seulement le feu matériel qui flamboie dans le soleil ou éclate dans l'éclair et la foudre, sa véritable patrie est le ciel invisible, mystique séjour de la divine lumière et des principes procréateurs. Ses naissances sont innombrables, soit qu'il jaillisse du silex ou du bois dans lesquels il paraît sommeiller, soit qu'il s'élançe tonitruant et formidable des longs éclairs qui sillonnent l'espace. Il est « l'aîné des

dieux », n'est-ce pas lui qui les engendre, lui, pontife au ciel comme sur la terre, où il est le protecteur, l'hôte et l'ami des hommes?

Les Aryas ne s'en sont pas tenus à ces conceptions purement métaphysiques ; ils leur ont associé des considérations adéquates aux matérielles réalités. Dès les origines les plus lointaines, trois phénomènes ont frappé leur intellect, tout à la fois mystiques et pratiques, ces phénomènes sont le *mouvement*, la *vie* et la *pensée* qui à eux trois embrassent la totalité des éléments constitutifs de l'existence humaine.

C'est ce que comprirent les Aryas, alors qu'ils constatèrent en premier lieu, que tous les mouvements des choses inanimées procèdent de la « chaleur » qui se manifeste, soit sous la forme du feu qui brûle, de la foudre qui éclate, des vents que produisent les raréfactions de l'atmosphère, soit enfin du soleil qui est à la fois le « voyageur céleste » et le « moteur universel ».

En second lieu, la vie ne se rattache-t-elle pas essentiellement à l'idée de feu, puisqu'elle n'existe et ne se perpétue dans les végétaux comme dans les animaux, qu'à la triple condition que la « chaleur » pénètre les corps animés, sous ses trois formes fondamentales : la radiation solaire, les aliments ignés et enfin la respiration, c'est-à-dire l'air renouvelé par le mouvement... Autant de phénomènes que produit uniquement et toujours le soleil, le « père de la vie ».

Quant à la pensée... existe-t-elle dans le cadavre ? Si l'expérience la montre indissolublement attachée à la vie, en ce sens que celle-ci disparaît alors que cesse la pensée, ne faut-il pas en inférer que la vie et la pensée ont même destinée, ou plutôt que le principe qui pense est identique au principe qui vit ? Mais pour toute vie, la chaleur est indispensable ; or la chaleur n'émane que du soleil. Le feu est donc, à la fois, le moteur des choses, l'agent de la vie et le principe de la pensée — et nous, hommes modernes qui sommes venus si longtemps après ces lointains ancêtres, nous pouvons dire, en manière de conclusion, que le feu envisagé comme il vient de l'être, doit être caractérisé par trois épithètes répondant à ses trois fonctions : dans le premier cas, il est simplement physique ; dans le second, il est physiologique ou vital ; dans le troisième, enfin, il est métaphysique ou divin.

Laissons Agni et passons à Sôma qui est son pendant ou son complément, si l'on préfère. Qu'est-ce que Sôma ? En réalité c'est le breuvage produit par la fermentation d'une plante que l'on versait en libation dans les sacrifices offerts aux dieux... Mais étant donné la prodigieuse puissance de l'imagination orientale, il faut y voir bien autre chose. Non moins qu'Agni, Sôma est chose mystique. Sa résidence réelle n'est-elle pas dans les profondeurs de ce troisième ciel, où Sourya, la fille du Soleil l'a filtré, nous dit-on, et où Agni lui-même est allé le ravir ? Ambrosie céleste, c'est parce que

les dieux l'ont bue qu'ils sont devenus immortels et c'est quand les hommes l'auront bue, à leur tour, dans le séjour bienheureux, qu'ils entreront en possession de leur immortalité. En attendant ces gloires futures, Sôma leur donne, ici-bas, leur vigueur de jeunesse et leur longévité, car il est « l'eau de jouvence ». Il nourrit les plantes, vivifie les animaux, inspire les poètes, bien plus encore — car c'est ici que déborde l'exaltation védique — il est l'âme du ciel et de la terre, d'Indra et de Vishnou, formant avec Agni le couple inséparable qui fait flamboyer les soleils et se rallumer les étoiles éteintes.

Prodigieuse, incomparable conception métaphysique ! Agni et Sôma constituent les principes essentiels de l'Univers. Ainsi que l'envisage la doctrine ésotérique, le premier est l'Éternel Masculin, l'Intellect créateur, l'Esprit pur ; le second est l'Éternel Féminin, l'âme du monde, la substance éthérée matrice de tous les mondes visibles et invisibles... c'est la Nature, enfin, en ses infinies métamorphoses et l'union parfaite de ces deux principes n'est autre que l'Essence même de l'Être suprême.

L'on voit à quelles hauteurs s'est élevée d'un bond l'âme mystique des Aryas dont l'imagination génératrice étend ses ailes d'un bout à l'autre de l'Univers. Ses mythes ont rempli l'espace d'un peuple d'êtres invisibles dont les resplendissantes légions flottent autour du trône du Père de la Vie. Ce sont ces Elohim dont parle la Genèse, ces dieux de second ordre dont les cieux sont remplis, flammes du Foyer suprême, rayons du Soleil inextinguible.

Lancés sur une telle voie, les Védas ont audacieusement abordé les problèmes les plus insondables. Ils ont tenté d'expliquer l'inexplicable, en faisant de l'acte cosmogonique — ce sont les occultistes qui nous l'ont révélé — en faisant du processus primordial ou mystère créateur un *sacrifice perpétuel*.

Répétons ici, à titre d'explication plus claire, ce que nous avons dit ailleurs. Pour produire tout ce qui existe, déclare la doctrine védique, l'Être suprême, l'Un, comme l'appellent les Gnostiques, s'immole lui-même en ce sens qu'il se divise et s'extériorise en dehors de son intangible unité et c'est ce « sacrifice » extraordinaire, incompréhensible au premier abord, qu'il faut considérer comme la cause originaire et vitale de tous les phénomènes fonctionnels de la Nature.

Ce que nous avons constaté, d'autre part, c'est que cette conception se retrouve à la base de toutes les religions de la terre qui, toutes, mentionnent ce « sacrifice » comme le point essentiel de toute cosmogonie. Ne soyons du reste pas surpris, outre mesure, de cette simultanéité singulière et significative au plus haut degré, car elle implique le fait dès longtemps constaté qu'un souffle venant des mondes supérieurs a maintes fois passé sur la terre, en y laissant la trace de l'une de ces interventions périodiques des Esprits

guides qui, de haut et de loin, indiquent à l'humanité quelle doit être, en telle circonstance donnée, sa normale orientation.

Quoi qu'il en soit — et c'est avec une stupéfaction admirative que nous le constatons — c'est dans cette doctrine fondamentale de toutes les religions, que nous retrouvons, comme en germe, la notion ésotérique de l'évolution de Dieu dans le monde, voire même la synthèse du polythéisme et du monothéisme d'où jaillirent, d'une part, la doctrine de la chute et de la rédemption des âmes que l'on trouve dans la mythologie grecque d'Hermès et d'Orphée, d'autre part, cette autre doctrine du Verbe divin proclamée par Krishna et accomplie par le Christ.

Est-il besoin d'ajouter que c'est en raison de la signification grandiose de cette conception dont on a constaté l'universalité, que le sacrifice du feu, chez les Aryas, avec ses cérémonies et ses prières, devint l'image du grand acte cosmogonique du Dieu manifesté par la création de l'univers visible ? Tout cela, d'autre part, explique et justifie l'importance capitale que les Védas attachent à la prière, formule fervente d'invocation qui accompagne tout sacrifice. Nul prêtre védique ou brahmanique ne doute que les Seigneurs invisibles et que les âmes des ancêtres ne viennent s'asseoir sur le gazon de l'autel où officie le père de famille, attirés qu'ils sont par les flammes et les spirales de fumée dans lesquelles, semble-t-il, montent vers le ciel les chants et les invocations des pieux adorateurs.

Étant donné l'état d'esprit de tous ces adorateurs védiques, il nous paraît à peine nécessaire de spécifier avec quelle énergie les Védantins proclament l'immortalité de l'âme. « Il est, déclare leur Bible, une partie de l'homme qui est immortelle ; c'est elle, ô Agni, qu'il faut échauffer de tes rayons et enflammer de tes feux. »

Les poètes aryens ne spécifient pas seulement quelle sera la destinée de l'âme, ils se préoccupent aussi de son origine. « D'où est née l'âme ? se demandent-ils. Il en est qui viennent vers nous et s'en retournent, d'autres qui s'en retournent et reviennent. » N'est-ce pas résumer en quelques mots la doctrine de la réincarnation dont le rôle, on le sait, sera capital dans le Brahmanisme et le Bouddhisme, chez les Égyptiens et les Orphiques, dans la philosophie de Pythagore et de Platon... N'est-ce pas le mystère des mystères, l'arcane des arcanes ?

Comment, dès lors, ne pas reconnaître dans les Védas les grandes lignes d'un système, tout à la fois religieux et organique d'une conception véritablement philosophique de l'univers ? Il n'y a pas là, seulement, l'intuition profonde de vérités révélées par des observations de tous points scientifiques, il y a de plus une étonnante largeur de vue dans la compréhension unitaire de la nature et la coordination de ses phénomènes. Comme en un pur cristal, dit Ed. Schuré, se reflète, dans la conscience du poète védique, le soleil

de l'éternelle vérité, en ce sens que dans ce prisme éblouissant rayonnent déjà les lueurs d'une théogonie universelle. Les principes de cette doctrine permanente sont même plus manifestes, ici, que dans les divers livres sacrés de l'Inde et des autres religions asiatiques, en raison de la transparence de cette doctrine primitive si haute et si admirablement pure.

A cette époque, n'existait pas encore la distinction qui, plus tard, se manifesta entre les Mystères sacrés et le culte des croyants populaires. Au travers du culte du père de famille qui officie sur son modeste autel de gazon, l'on aperçoit un autre personnage bien autrement autorisé que lui... à savoir le Sage, l'Initié dont il a reçu le lumineux héritage de connaissances acquises et d'ultérieures prévisions possibles, par le canal d'une tradition ininterrompue remontant aux plus lointaines origines de la race.

Voilà donc le peuple aryen lancé dans sa carrière conquérante et civilisatrice. Le Génie inspirateur de Rama règne encore sur ce peuple dont ce dernier avait dirigé les premiers pas ; dans ses veines circule Agni le feu sacré et c'est sous une rose auréole d'aurore qu'évolue cet âge de jeunesse et de force déjà viriles. La famille y est désormais constituée. La femme, épouse et mère, y est profondément respectée et ce sont parfois des hymnes qu'elle-même a composés qu'elle chante dans les cérémonies publiques. C'est ainsi, dans la pleine conscience de ses droits, de ses devoirs et de ses espérances, que cette jeune race aime la vie dont elle connaît les ultérieures destinées ; aussi quel élan, quel éclat dans cette civilisation naissante qu'éclaire, par avance, le rayonnement divin d'un au-delà attendu, espéré, escompté... Si bien, disaient ses poètes, que dans le roi dont le château dominait la vallée et qui, sous un riche costume de guerre et ses armes éclatantes, dirigeait fièrement son char sur les champs de bataille, l'on croyait voir l'image resplendissante du dieu Indra lui-même.

Le Ramayana.

Au milieu de l'efflorescence des chants védiques, où s'épancha, pendant plus de trente siècles, l'âme mystique et lyrique de l'Inde, s'épanouit l'un d'eux avec une splendeur toute spéciale. Semblable à ce merveilleux Lotus de l'ancienne Égypte (*Nymphaea Nelumbo*), entre les feuilles duquel s'élevaient de grandes fleurs roses et parfumées qui, dépassant toute la flore aquatique, se balançaient sur les eaux lentes du Nil, ce poème embaumé, pour ainsi dire, toute la littérature orientale. — Et c'est ce poème qu'on appelle le Ramayana.

Quand il fut chanté, dit Michelet, Brahma lui-même en fut ravi. Les dieux, les génies, tous les êtres, depuis les oiseaux jusqu'aux serpents, tous les hommes, depuis le plus ignorant des chélas jusqu'au saint richis lui-

même, s'écriaient : « Oh ! le doux poème, le doux poème que l'on voudrait toujours entendre ! Oh ! le chant délicieux qui suit si bien la nature ! »

« Heureux qui lit tout ce livre ; heureux même celui qui n'en lit que la moitié !... Il donne la sagesse au brahme, la vaillance au soldat et la richesse au marchand. Si, par hasard, un esclave l'entend, il est ennobli : Qui lit le Ramayana est quitte de ses péchés. »

Et ce dernier mot n'est pas vain, poursuit notre auteur, en termes dithyrambiques. Notre péché personnel, l'amer levain qu'apporte et laisse en nous le temps, ce grand fleuve de poésie l'emporte et nous purifie. Quiconque a séché son cœur, qu'il l'abreuve au Ramayana. Quiconque a pleuré, qu'il y puise les doux calmants et les compatissantes consolations de la nature.

De temps à autre, il faut se refaire aux grandes sources vives qui gardent l'éternelle fraîcheur. Où la trouver si ce n'est au berceau de notre race, aux cimes sacrées d'où descendent, ici, l'Indus et le Gange, là-bas, les torrents de la Perse, les fleuves du Paradis ? Tout est étroit dans l'Occident. La Grèce est petite, l'Égypte est macabre avec ses innombrables tombeaux, la Judée est stérile... regardons du côté de la Haute-Asie, c'est là qu'est l'immense poème, vaste comme la mer des Indes, resplendissant comme son soleil, océan sans fond, d'amour, de pitié, de clémence. C'est bien là le grand livre, la Bible de la bonté.

Oui, car ce poème est une Bible véritable qui contient, avec les traditions sacrées, la société, les arts, le paysage indien, avec tous les êtres vivants qui l'animent. C'est comme la forêt que décrit le poème lui-même, avec ses arbres gigantesques, ses étages d'arbustes et de plantes plus humbles, sur lesquels ces bons géants déversent leurs pluies de fleurs. L'ensemble forme-t-il chaos ? Nullement ; les diversités concordantes se parent d'un charme mutuel. Et, alors que vient le soir, alors que le soleil éteint dans les eaux embrasées du Gange son accablante lumière, la lisière de la forêt laisse entrevoir tout un monde de paix et d'harmonie, où tout s'aime et chante... chante dans un commun accord... Tel est le Ramayana.

Rien de si grand, rien de plus doux. D'un bout à l'autre de ce poème qu'illumine un rayon de bonté divine, ce n'est qu'amour, bienveillance réciproque, prières aux dieux, respect aux brahmes, aux saints, aux anachorètes, sur ce dernier point le poème est intarissable.

— Mais, direz-vous peut-être, dans cette vibration persistante, tout ne se noie-t-il pas sans signification précise, sans résultante nette pour le lecteur, au sein de cette harmonie d'uniformité monocorde ?...

— Regardez ce point bleu de l'Océan, cette large tache de vague azur... Ne voyez-vous, ne pressentez-vous rien sous le glauque amoncellement de ces eaux profondes, mystérieuses ?

— Non, je ne vois rien...

— Eh bien, moi je vous déclare qu'à ce point de l'Océan, à cent mille brasses, peut-être, existe une perle d'éclat étrange tel qu'au travers de la masse d'eau, j'en vois la pénétrante lueur.

Or, sachez-le, cette lueur... c'est l'âme de l'Inde, âme secrète et cachée et dans cette âme est un talisman que l'Inde même semble ne vouloir pas analyser de trop près. Si vous osiez l'interroger, vous n'obtiendriez peut-être pour toute réponse... qu'un sourire silencieux (*Bible de l'humanité*, passim).

Oui, silencieux serait ce sourire, par la raison que l'Indou ne cherche pas à caractériser son âme. Est-ce parce qu'il ne la connaît pas... ou ne veut pas la connaître ? Je l'ignore ; toujours est-il qu'il trouve inutile de sonder ce mystère, le mystère de sa conscience, et alors même qu'il le tenterait, il s'en tiendrait à coup sûr à l'attitude moyenne qu'il conserve généralement, sans s'égarer dans les problèmes que présentent, d'une part, les régions sublimes de l'âme où rayonnent pour quelques êtres d'élite les grands principes abstraits que l'homme moyen ne saisit pas, d'autre part, les régions basses où se déchaîne le tourbillon confus des idées et des sentiments que suggère la matérialité des âmes inférieures.

Ce qui explique ce parti pris de moyenne investigation chez l'Indou, nous dit M. Pierre Bernard, orientaliste moderne qui connaît l'Inde, l'ayant étudiée de très près, ce qui explique ce parti pris, c'est la simplicité de son âme que régissent les croyances universelles de la race entière dont il est partie intégrante, solidaire et inséparable. Ces croyances, ces principes directeurs et fondamentaux peuvent se résumer brièvement.

C'est tout d'abord le sentiment profond de l'unité de la Vie qui anime toutes choses vivantes, en ce monde où tout vit, depuis les formes invisibles des êtres élémentaires qui échappent aux perceptions humaines, jusqu'aux soleils qui flamboient dans les régions sidérales, en passant par le minéral, par la plante, par les animaux et par l'homme, expression supérieure de l'animalité terrestre. Qui ne sent quelle influence immense peut exercer sur l'individu qui en comprend la réelle signification, ce sentiment servant de base à la vie entière et présidant à toutes les formes de son activité ?

C'est, en second lieu, la croyance non moins puissante et féconde à la nécessité d'une évolution lente, mais continue, guidée par un progrès incessant vers lequel convergent et en vue duquel s'associent et collaborent tous les éléments constitutifs de l'univers physique, non moins que ceux de l'univers moral.

Quelle profondeur dans les quelques mots qui servent à définir cet autre principe d'incomparable étendue ! Ne résume-t-il pas, tout à la fois, la doctrine de la réincarnation et la loi du Karma, en vertu desquelles tout homme qui les admet est contraint de reconnaître et d'affirmer qu'aucun

être vivant ne peut cesser de vivre, possesseur qu'il est de l'étincelle inextinguible qui, à travers les formes changeantes, disparaît par intermittence, pour renaître sans cesse et poursuivre sans arrêt son évolution, c'est-à-dire la divinisation de l'âme dont elle est l'élément essentiel ?

Telles sont les idées fondamentales servant pour ainsi dire de pain de vie à la conscience de l'Indou et qui pour lui impliquent une telle relation de cause à effet, entre le passé qu'il évoque, le présent qu'il apprécie et l'avenir qu'il prévoit, qu'il demeure absolument convaincu que toute condition terrestre, quelle qu'elle soit, est la résultante indiscutablement juste d'une série d'évolutions précédentes dont il peut avoir perdu le souvenir, mais qui n'en sont pas moins les éléments préparatoires d'un avenir dont il se sent l'agent responsable.

Partant de ces croyances pour en arriver aux résultats pratiques qui en découlent naturellement, l'on est amené à constater dans l'âme indoue une notion nette, familière, constamment présente à son esprit et servant de pivot à son activité, c'est-à-dire la notion du devoir.

De quelle importance est cette conception puissante et féconde. Représentez-vous tel individu qui se considère comme une parcelle infinitésimale d'un tout infini et rendez-vous compte, d'une part, du sentiment d'humilité qu'il doit éprouver, mais en revanche de la sensation de confiance profonde que lui donne la certitude de posséder en lui toutes les possibilités d'un être dont l'origine et la fin sont divines et en qui les enseignements de la vie doivent amener à leur épanouissement tous les germes dont il a été pourvu. Admettez, en outre, que cet individu soit parfaitement convaincu qu'une direction sage et bonne est donnée à toute chose et à tout être et vous pourrez trouver, là, l'explication, pour ne pas dire même la justification de cette patience « orientale » et légendaire qui préserve l'Indou de toute révolte, de toute protestation... plus encore, qui lui procure tous les bénéfices d'une résignation douce, voire même d'une sorte de contentement, si peu enviable que soit la part qui lui a été faite en ce monde.

Récapitulons; combinons ces éléments divers. A cette humilité, à cette confiance, à cette patience inlassable, ajoutons ce contentement presque incompréhensible et vous comprendrez que pour l'Indou, le sentiment du devoir se transforme en une « loi » de si haute importance que tout observateur de cette loi devient en réalité l'un des collaborateurs de l'œuvre auguste qui sert d'objectif au plan divin lui-même.

Cette loi du devoir varie nécessairement avec les individus, à chacun desquels elle impose des obligations différentes, suivant le degré de développement auquel il est arrivé; mais pour chacun la loi est absolue, limitant son activité tout en lui servant de direction.

Il ne nous reste plus que quelques mots à ajouter pour indiquer dans

quels rapports se trouve l'Indou vis-à-vis de ses Écritures sacrées. Pour lui, ces Écritures constituent à coup sûr une indiscutable autorité, mais encore faut-il spécifier dans quelles conditions particulières s'exerce cette autorité. Il est incontestable, dit l'auteur précédemment cité, que par suite de leur culture européenne et de leur éducation universitaire, se manifestent depuis une vingtaine d'années, chez un certain nombre d'Indous, une sorte de vernis de scepticisme d'assez mauvais aloi. Ce vernis, à la vérité, ne tarde pas à s'effriter dans telles circonstances données où réapparaît la caractéristique de la race, mais il n'en est pas moins vrai qu'ici encore, il est bon de procéder par voie de spécification, suivant les diverses castes qui font de la nation entière une sorte de mosaïque à éléments plus ou moins disparates.

L'individu de caste inférieure, généralement sans instruction, ni sans discernement suffisamment éclairé, n'est capable que d'observer strictement les prescriptions religieuses ou morales qui s'appliquent à sa position sociale.

Pour les castes supérieures, il en est tout autrement et ici se présentent de curieuses singularités. Les Écritures indoues prescrivent des rites dont nul n'a le droit de se dispenser, mais étant donné qu'en dehors de ces rites, elles n'imposent aucune « croyance », il faut voir avec quelle désinvolture agit chaque individu, dans l'emploi du libre arbitre qu'il s'octroie généreusement. Libre à lui d'être athée, si la chose lui agréait, ou tout au contraire spiritualiste, voire même franchement mystique, si sa conscience le lui prescrit... sans que nul ne s'en scandalise et songe à le rayer de la catégorie des parfaits orthodoxes. L'observance des rites n'est-elle pas là pour le marquer de l'estampille justificative ? Croire ou douter, peu importe, pourvu que l'individu « pratique » scrupuleusement et que pour conserver ce que l'Indou appelle son *magnétisme*, il se baigne aux heures déterminées et mange suivant les prescriptions sacramentelles, — bref, formalisme absolu... et quelque peu ridicule, il faut bien en convenir.

Il est enfin une troisième catégorie d'individus qu'il faut mettre en ligne de compte, c'est celle qu'occupe, à lui seul, l'homme spirituellement développé, c'est-à-dire l'ascète, le *Yogui*. Oh, pour ce privilégié, plus de loi, plus de règle... pas même de simples prescriptions. Les Écritures, pour lui, ne sont qu'une source d'inspiration d'où, plus que tout homme ordinaire des castes supérieures, il a le droit de retirer tout ce dont il croit pouvoir se dispenser... par la raison qu'il possède, lui, le véritable « discernement ».

Comme on le voit, la société indoue pourrait être comparée à une armée en marche. Là-bas, c'est l'arrière-garde dont le rôle est simplement de suivre en bon ordre. Après elle, vient le gros de la troupe dont les responsabilités sont plus étendues. Enfin, ici, à la tête de l'avant-garde, marchent les éclaireurs qui, dans la plénitude de leur liberté individuelle, ont pour

mission, non seulement de se conformer aux circonstances, mais encore de s'en inspirer pour diriger l'armée entière.

Nous pouvons donc conclure, en résumé, que pour l'Indou la foi n'est nullement identique à la « croyance ». Elle ne consiste pas dans la confiance occasionnelle en telle chose extérieure à laquelle on puisse recourir à l'occasion. Elle n'est pas davantage l'espérance en telle promesse dont on puisse attendre la réalisation plus ou moins lointaine... Non, pour l'Indou, elle n'est rien d'autre que l'attitude recueillie et silencieuse de l'âme qui, ne fût-ce que dans un éclair, a reconnu la source d'où lui viennent la force et la vie et qui, l'ayant une seule fois constaté, ne l'oublie et ne l'oubliera plus jamais... Qu'est-ce à dire, sinon que, pour lui, cette foi n'est en quelque sorte qu'un recul de sa pensée qui, se détournant des phénomènes passagers de la vie dont elle a constaté les contingences, n'en continue pas moins à s'occuper des choses de ce monde, mais fixe à jamais son regard vers le point d'où l'éclair a jailli, pressentant les réalités transcendantes de l'invisible qu'elle attend, sans désir inconsidéré, sans lassitude, ni impatience.

Telle est cette âme de l'Inde que Michelet ne nous a que sommairement décrite et pour cause, car à l'époque où il écrivit son livre, combien de malentendus existaient encore entre l'Occident et l'Orient... Mais il la présentait cette âme et s'en émerveillait à l'avance, dans tout l'enthousiasme que provoquaient en lui les premières tentatives de nos orientalistes se promettant et jurant d'affronter le grand Sphinx silencieux qui, tout au fond de l'Asie védique, attendait les explorateurs... ainsi que nous le raconterons dans les pages qui feront suite à celles-ci.

ED. GRIMARD.

(A suivre.)

A PROPOS DU NOUVEAU LIVRE DE J. BOIS

“ LE MIRACLE MODERNE ”

J. Bois qui s'est déjà occupé du merveilleux dans de nombreux ouvrages aussi remarquables par leur documentation que par la richesse, le coloris du style et leur belle tenue littéraire, vient de faire paraître un nouveau livre : *Le Miracle moderne*, consacré à la Métapsychique et à cette mystérieuse étendue de faits, que dans une phrase qui restera, Grasset, le savant Professeur de Montpellier, a appelé « la terre promise de la science ».

Le titre du livre dit bien son sujet, sa préface nous éclaire nettement sur les opinions comme sur les conclusions de son auteur. A quels résultats doit-il aboutir? que doit-il nous apprendre? Ceci : c'est que l'au-delà est

remplacé par l'en-deçà; le miracle hors et au-dessus de nous par le miracle en nous et par nous. Désormais, nous n'aurons plus besoin comme les idolâtres, de chercher hors de nous cet ineffable « ce moi divin », dont notre moi individuel n'est qu'un raccourci, nous savons qu'il est dans les abîmes de notre pensée. Les travaux de l'hypnotisme, de la suggestion, de la psychophysiologie objective, nous ont donné la chef de la psyché humaine, de la multitude de la complexité de nos sous-moi. Toutes les phénoménalités de la métapsychique, si extraordinaires soient-elles, ne sont que le produit de nos facultés naturelles, exaspérées, exacerbées par une tension nerveuse le plus souvent inconsciente et quelquefois volontaire; elles émanent non pas d'un monde extra-humain mais des individualités suggestionnées où auto-suggestionnées par l'intermédiaire desquelles elles se manifestent.

Tout en témoignant d'une intelligence très fine, très avertie de la psychologie actuelle, il ne nous semble pas que ces hypothèses répondent à toutes les difficultés de la question, ni qu'elles suffisent à satisfaire cette insatiable curiosité de mystère qui est inhérente au cœur de l'être humain.

Que l'auteur du « Miracle moderne » nous permette aussi de lui reprocher son extrême sévérité vis-à-vis des spirites et de leurs mystiques illusions. Comment! leur foule ne serait composée que de charlatans, d'imbéciles où de faibles d'esprit? Les médiums ne sont que des nerveux excessifs, qui se croient envahis, possédés par les forces intelligentes et invisibles de l'univers?

Pourquoi aussi peu d'indulgence, envers une théorie qu'il est aujourd'hui impossible de négliger et qui est devenue presque une hypothèse de travail dans l'étude des phénomènes métapsychiques? En admettant qu'il soit possible de ne pas en tenir compte dans l'étude des phénomènes médiumniques de nature physique, encore ne sont-ils jamais exclusivement tels, il est manifeste que l'on ne peut pas s'en passer lorsqu'il s'agit des phénomènes d'ordre intellectuel; elle devient alors nécessaire et scientifiquement légitime. De ce que le miracle moderne est inséparable des médiums, une relation constante existant entre eux et les forces « non pas insoupçonnées » mais incoordonnées de l'univers, est-ce une raison pour ne l'expliquer que par eux? Leur rôle est celui d'instruments, et comme l'indique si bien le nom qui les désigne, ce sont des intermédiaires.

J. Bois a pris l'effet pour la cause. C'est faire trop peu de cas de recherches qui, pour Carle du Prel, sont du domaine de la vraie métapsychique, celle qui a pour objet aussi bien l'étude du monde transcendantal, celui que nous ne pouvons pas percevoir par nos sens, que celle de l'homme transcendantal, c'est-à-dire de la partie de notre être qui se trouve au delà de notre conscience cérébrale. Nous ne devons pas oublier que c'est pour le spiritisme par la découverte dans le moi subliminal de nouvelles facultés supranor-

males analogues à la télépathie, que nous arriverons peut-être un jour à faire la preuve expérimentale de l'existence de l'âme, de son immortalité et à nous rendre compte du véritable au-delà.

Cette opinion est aussi celle de Franc Poodmore, c'est-à-dire d'un homme notoirement contraire à toute idée transcendante : « Le jour où il serait reconnu que des facultés telles que la télépathie, la clairvoyance, la précognition et toutes les autres d'une nature transcendante, appartiennent à l'âme, le fait de l'indépendance de l'âme du corps deviendrait une déduction telle qu'il ne serait plus permis d'en douter. »

Nous pourrions multiplier les citations : on en déduira peut-être qu'avant de s'exprimer avec aussi peu d'indulgence envers les spirites ou leur doctrine, J. Bois aurait pu et dû se souvenir que le spiritisme peut se réclamer de savants comme W. Crookes, A. Aksakoff, Olivier Lodge, Russel Wallace, Zoelner, Myers, de Rochas, Ochorowitz et combien d'autres qui dans tous les pays de l'Europe et du Nouveau-Monde, se sont employés depuis quelques années, sans crainte du ridicule, à étudier précisément ces faits dits spiritiques, à les soumettre au contrôle d'une critique rationnelle et vraiment scientifique.

Combien préférables les termes autrement pondérés, dans lesquels un savant auquel on ne saurait refuser une autorité spéciale dans la matière, établit impartialement le résultat de ses recherches personnelles : « Après avoir montré toutes les invraisemblances que présente la théorie spirite, reconnu qu'il est tout de même impossible de se prononcer contre elle et que les autres hypothèses qui devaient remplacer l'explication spirite ne valent pas mieux », Camille Flammarion, l'éminent astronome, reconnaît « que dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de donner une explication complète, absolue, définitive des phénomènes observés ».

Dans son remarquable ouvrage de revue générale et d'interprétation synthétique du Spiritisme, le Dr Geley, bien connu pour ses recherches sur le subconscient, conclut à peu près dans les mêmes termes : « Somme toute, alors même (ce que je ne crois pas) que la doctrine spirite ne serait qu'une illusion, elle est assez originale et assez belle pour appeler l'attention des penseurs et mériter une sérieuse discussion. »

En admettant, ce qui n'est pas encore établi, que les premiers chercheurs spirites ou spiritualistes de l'école de M. Myers aient été les dupes d'un beau mirage, ils ont préparé la métapsychique comme les alchimistes du moyen âge ont été les pères de la chimie moderne ; ils ont travaillé, fut-ce à leur insu, à mettre en évidence les lois les plus profondes de l'intelligence, de la mémoire et de la volonté. Leur mérite est d'autant plus grand qu'ils se sont heurtés au début à plus de résistance et de moqueries. Ils ont œuvré comme ces pionniers des forêts vierges qui ont tracé à travers obsta-

cles et broussailles ces chemins que leurs successeurs parcourent maintenant avec tant de facilité ! Leur esprit a été celui de chercheurs que n'arrête pas la crainte d'être surpris dans l'investigation d'une absurdité apparente, qui n'est le plus souvent que nouveauté.

Dans le domaine de la philosophie morale, il suffit d'envisager les conséquences qui résulteront un jour ou l'autre de la connaissance et surtout de l'application des deux principes fondamentaux de la doctrine spirite : persistance du moi conscient après la mort ; évolution progressive de l'âme par ses propres efforts, pour comprendre toute son importance. C'est le seul frein qui puisse faire obstacle à la poussée du matérialisme, aux dangers qui menacent l'individu comme la société et qui seront comme la rançon du triomphe de ces dangereuses et dégradantes théories.

A l'heure actuelle, l'importance extrême attachée à la vie terrestre et la concentration sur elle, de toutes nos pensées, de tous nos intérêts sont la cause première de nos misères et de nos souffrances : ce n'est qu'à la condition de nous savoir immortels que nous nous résoudrons à conduire notre vie présente en vue du bien-être de la vie future, même au détriment de celle-ci. Il faut s'appliquer à semer ici-bas pour récolter là-haut. A ce moment seulement, pour employer une expression du Dr Gibier, l'altruisme sera l'égoïsme vrai en aidant au perfectionnement de son prochain et de la société, l'être aidera à son propre avancement et rendra moins pénibles ses incarnations futures.

Sans doute, comme l'écrit J. Bois : « La vertu doit trouver en elle-même sa raison d'être » l'accomplissement du devoir doit amener avec lui sa récompense, en dehors du désir d'obtenir quelque bien, dans ce monde ou dans l'au-delà ; mais la durée de nos existences terrestres est trop brève pour que le mérite ou le démérite aient toujours la possibilité d'entraîner après eux la joie ou la souffrance qui doivent être leur sanction inéluctable et rationnelle. De là la nécessité des existences successives, de là le besoin naissances et de l'au-delà, si nous voulons regarder en face les inégalités, les misères de la vie et les drames de la douleur. Une phrase de L. Denis résume les enseignements comme les consolations du spiritisme : « La vie actuelle est la conséquence directe, inévitable de nos vies passées, comme notre vie future sera la résultante de nos actions présentes. »

Laissons là ces questions de doctrine sur lesquelles on nous reprochera peut-être de nous être trop longuement étendu ; leur importance est notre excuse, mais avant d'aborder le merveilleux proprement dit, pénétrons avec l'auteur dans « le vestibule du Miracle moderne, dans le Boterland de la métapsychique ». C'est de télépathie qu'il s'agit, « de cette manifestation intermittente de l'unité humanitaire, la preuve de notre solidarité psychologique, l'éclair qui rassure la conscience sur la secrète correspondance qui

s'échange de toutes parts dans l'univers animé » ! C'est cette même faculté « qui embrasse à la fois les pressentiments, les rêves prophétiques, les apparitions des vivants, la grande actualité psychique, ou plutôt métapsychique » que M. Myers a définie plus simplement « la transmission entre deux cerveaux, l'un transmetteur, l'autre récepteur, d'impressions d'un genre quelconque, en dehors de toute voie sensorielle reconnue. »

Quoi qu'il en soit, neuf ou plutôt huit lois régissent les phénomènes télépathiques inconscients, les phénomènes conscients ou volontaires, mis à part et classés sous l'étiquette de « Téléboulies, de Téléloin, Boulogne je veux ; néologisme, nous dit l'auteur, qui dissimule, sous l'aile magique de ses syllabes grecques, la suggestion volontaire de pensée » étudiée déjà par Durand de Gros, Ochorowitz, Sage et Bonnet ; « c'est grâce à la téléboulie que Goethe à distance et seulement par la volonté a attiré sa jeune amie, mystère de poésie, réalité d'amour, etc... »

De ces lois, les unes ne sont que la constatation d'un fait : « La télépathie a existé de tous temps et dans tous les mondes ; tout l'univers animé est son tributaire, non seulement les hommes, mais les animaux (I-II) ; les autres prêtent singulièrement à discussion. « Si elle crée les sympathies et les antipathies immédiates, elle ne fait pas fonction de l'intuition (III), faculté du moi encore mal déterminée, qui n'est peut-être que la résultante et en quelque sorte l'aiguillage de nos autres pouvoirs.

« (IV) Indépendante de tout scepticisme et de toute croyance, est-elle réellement impuissante à nous renseigner sur le mystère de la mort et sur l'au-delà ? » C'est une opinion qui n'est partagée ni par E. Bozzano, pour qui l'existence de cette faculté supernormale dans la conscience suffit à démontrer la survie de l'esprit après la mort ; ni par Carle du Prel aux yeux duquel la télépathie, qui n'est durant la vie qu'un don latent non aperçu de la conscience cérébrale, nous permet seulement de préjuger du mode d'existence de l'âme délivrée de ses entraves et ne se manifestera avec toute son intensité que lorsque le corps astral sera débarrassé du corps physique.

(V) Une dernière remarque : la « télépathie ne relève-t-elle que de l'observation, ne sera-t-elle jamais soumise à l'expérience ? » ce n'est pas en tous cas l'avis de Ch. Richet : « la télépathie a déjà été l'objet de nombreuses expériences, remarque cet éminent psychologue ; quand sa démonstration expérimentale sera donnée, et je ne doute pas que ce soit bientôt, elle sera reconnue comme un phénomène aussi naturel que la rotation de la terre et la guérison de la tuberculose. »

Très logiquement la télépathie conduit à l'étude de ces vibrations, disons humaines, pour ne rien préjuger, dont l'ensemble, a représenté suivant le temps, suivant les écoles, l'Aura des occultistes, l'Od de Buchenbach et le fluide des anciens magnétiseurs.

Mais auparavant, dans une suite de dessins d'un trait vigoureux, l'auteur fait défiler devant nos yeux les portraits des trois savants qu'il désigne comme les précurseurs de la métapsychique.

Ainsi passons-nous tour à tour de la retraite où se confie le Dr Baraduc, ce Paracelse moderne dont les yeux seuls, riches de magnétisme, indiquent le pèlerin de l'au-delà, le scrutateur de l'inconnu, à l'ample cabinet de travail du Dr Ch. Richet, le bon géant aux yeux fins et rêveurs et au calme appartement de la rue Descartes où travaille celui qui a dû abandonner l'armée pour se livrer à ses chères investigations que les bureaux tenaient en suspicion et que les académies n'ont pas admises. »

Malheureusement la plume du critique vaut moins que le crayon du portraitiste et ne nous fixe que très imparfaitement sur la réalité comme sur la valeur des phénomènes ou des découvertes dont il nous a été fait la minutieuse analyse. « Que penser par exemple du biomètre, de la force vitale et de ces effluves dont la forme, les couleurs seraient en rapport avec le degré d'avancement de l'état physique moral et psychique de la personnalité qui les a émis, ces variations plus facilement perçues par ces tempéraments connus sous le nom de voyants, de médiums et plus généralement de sensitifs ? Quelle est au juste la signification des psychicones, de ces images où de ces tourbillons, représentations de cette atmosphère psychique où semblent vivre nos pensées, nos sentiments, pareilles elles aussi à des êtres vivants ? »

A toutes ces questions les réponses ne sont rien moins que précises : « Il est difficile de se retrouver au milieu d'expériences qui n'ont pas été reprises dans les mêmes conditions, il en résulte une confusion inévitable et un certain trouble dans l'opinion qu'on voudrait se former... l'interprétation des images par la photographie est arbitraire... on ne saurait dire pour le biomètre s'il s'agit d'énergies déjà cataloguées comme l'électricité, la lumière ou réellement de l'émission d'une mystérieuse force de vie.

Même incertitude au sujet des fameux rayons N de Blondlot et Charpentier : « Ces rayons sont aujourd'hui éteints ou bien près de l'être ; leur démonstration physique est aussi fragile que leur réalité psychique est incontestable. Le mystère ne s'est pas rendu ! »

En réalité le mystère s'était rendu ! Pour s'en assurer il aurait suffi à J. Bois de prendre connaissance de ces quelques lignes empruntées à l'ouvrage, dans lesquelles Gustave Lebon établit scientifiquement sa matérialité du rayonnement humain. Un être vivant ordinaire est quelque chose d'extrêmement mobile, de toujours changeant ; sa forme ne paraît bien définie que parce que ce que nous connaissons d'un être vivant n'est qu'une partie de sa forme réelle. Il est entouré des radiations de grande longueur d'onde qu'il émet

constamment. Si nos yeux pouvaient tout voir, un être vivant apparaîtrait comme un nuage aux changeants contours.

Ces rayonnements, qui sous des formes diverses, ne sont très probablement qu'une émanation de cette mystérieuse énergie que renferme tout l'univers, comme les radiations générées par l'électricité sont beaucoup plus nombreuses que nous ne le supposons, elles ont un rôle très important dans les phénomènes médiumniques et sont très probablement la cause de ces variations, des différences que l'on constate dans les rapports et dans les intercommunications des vivants entre vivants et des vivants avec les habitants des mondes invisibles. Pour emprunter aux théosophes quelques-unes de leurs dénominations favorites, il n'est pas impossible de concevoir, différenciées suivant leur origine, leurs formes ou leurs vitesses de mouvement, des vibrations ou radiations psycho-mentales, passionnelles ou kamiques et physiques, chacun de ces noms déterminant les forces qui les ont générés ?

Plus précise mais aussi plus sévère est l'appréciation qui concerne les recherches du colonel de Rochas ; il est vrai que le colonel dont les tendances spiritualistes ont paraît-il affaibli le sens critique admet l'intervention des esprits ! et l'objectivité des manifestations fantomales ! « L'extériorisation de la sensibilité et de la motricité ne valent que comme des hypothèses assez invraisemblables. Ces prétendues découvertes doivent être abandonnées, soit qu'elles reposent sur des faits douteux, soit qu'elles interprètent par une illusion physique un phénomène réel mais tout mental, M. de Rochas est un physicien plus qu'un psychologue. »

Après un jugement aussi sévère et qui guérira peut-être le colonel de ses mauvaises fréquentations, il ne pouvait rester que des fleurs pour le Dr Richet, le troisième précurseur, ce pionnier de l'hypnotisme, « cet expérimentateur minutieux à qui nous devons par exemple la guérison de la tuberculose ;... cet esprit ingénieux ouvert aux idées les plus généreuses depuis le pacifisme dont il est un des prophètes, jusqu'à la direction des ballons dont il a été un des devanciers ; pour surcroît fabuliste et poète dramatique à ses moments perdus. »

Un soupçon de critique vient cependant corriger ces éloges quelque peu dithyrambiques, car lui aussi a objectivé un fantôme, fixé par la photographie le souvenir impérissable de Ben-Boa !

« Si Ch. Richet dont le scepticisme se retourne contre les découvertes du Dr Baraduc et de Rochas a tendu la main aux spirites et gardé pour les médiums toute sa sympathie, c'est qu'à côté du savant il y a aussi le rêveur, le généreux utopiste qui pardonne à la métapsychique tant de caprices à cause des joies qu'elle lui donne. »

Pour racheter ces défaillances, pouvons-nous du moins mettre au compte de sa perspicacité « la découverte en dehors de la raison et des sens, de

cet autre instrument de connaissance dont les philosophes ont souvent parlé sous le nom d'Intuition » ; mais cette faculté spéciale qui semble être la résultante et en quelque sorte l'aiguïssement des autres pouvoirs, rappelle singulièrement cette propriété de l'âme de percevoir par toute la périphérie du périsprit sans localisations spéciales, que depuis longtemps Allan Kardec a désigné sous le nom de sens spirituel et ce sixième sens partout répandu, spécialisé nulle part, et qui peut se localiser momentanément à n'importe quel point de la périphérie du corps que Sage a proposé d'appeler Diesthésie ou Panesthésie !

A parcourir la deuxième et la troisième partie du livre, on s'aperçoit de suite que l'exemple de C. Richet n'a pas été contagieux et que loin de tendre la main aux spirites, l'auteur n'a rien abandonné de ses préventions contre leur théorie qui ne peut être le produit « que d'une touchante erreur où d'un charlatanisme éhonté ; erreur utile », est-il ajouté, « car on s'enthousiasme plus facilement pour le mensonge scintillant que pour la vérité voilée. »

Le problème spirite lui apparaît du reste comme beaucoup moins complexe que ne le prétendent les adeptes de cette pseudo-religion. Surtout s'il ne s'agit que de phénomènes intellectuels, « pas n'est besoin de communiquer avec les morts, de croire en un au-delà proche et vivant, pour s'apercevoir que la source des prodiges n'est pas en dehors des médiums, et que les vivants avec leurs personnalités multiples, les ressources de la suggestion, de l'auto-suggestion et de la télépathie, peuvent faire les frais de tous les drames spirites. »

Une idée analogue avait déjà été exprimée dans des termes plus précis par le professeur Pio Foa. « Ma conviction, déclare l'éminent conférencier de Turin, c'est que tout ce qui résulte des phénomènes médiumniques est le produit de l'activité directe ou indirecte du médium... où l'impulsion et l'énergie qu'il développe viennent entièrement de lui-même, où les personnes qui assistent à la production du phénomène, y participent par suggestion et en communiquant leur propre énergie. »

Au demeurant, c'est toujours la même explication passe-partout qui doit nous donner la clef de tous les phénomènes métapsychiques ; c'est aussi l'affirmation de la supériorité de l'hypothèse matérialiste sur l'hypothèse dualiste ou spiritualiste.

Dans les deux cas, c'est trop se presser de conclure : il est d'abord peu vraisemblable qu'une seule explication suffise à l'interprétation de tous les phénomènes médiumniques, ceux-ci étant très probablement d'origine différente ; une autre nécessité s'impose en l'état actuel de la science, il convient de mieux définir des termes qui ne sont dans bien des cas que des éti-

quettes destinées à cacher notre profonde ignorance de la psyché humaine et son fonctionnement.

La première difficulté est de définir, d'analyser ce subconscient ou mieux ce subliminal (la subconscience normale ne devant, par définition, enregistrer que des notions normales, ne posséder que des facultés également normales). De quoi est-il fait ; de quels éléments se compose-t-il ? à quelles profondes réserves d'énergie s'alimentent ces subconscientes personnalités qui échappent au contrôle de notre jugement comme de notre volonté, et que libèrent le rêve, le sommeil normal ou provoqué, l'extase, l'hypnose, en un mot tous les procédés naturels ou artificiels qui tendent justement à affranchir l'intelligence de la matière, c'est-à-dire à se rapprocher des conditions qui se présentent au moment et après la mort.

Comme le voulait l'ancienne psychologie, et comme le soutient encore l'école positiviste dont se réclame le Monisme (ne rien accepter qui ne soit scientifiquement démontré) existe-t-il une corrélation absolue entre l'étendue de ce subliminal et le développement des centres nerveux, en d'autres termes l'âme est-elle fonction du cerveau, ou, comme les progrès récents de la psychologie nous obligent presque à l'admettre, cette corrélation dépend-elle de l'association à l'organisme d'un principe psychique indépendant de lui dans son origine et ses fins ?

Comme il arrive le plus souvent dans des controverses de cet ordre, la vérité est entre les deux extrêmes. En nous appuyant sur les exemples même cités et peut-être choisis par l'auteur comme les plus favorables à sa thèse, nous espérons démontrer que si l'ancienne hypothèse physiologique n'est pas fausse, elle est tout au moins insuffisante. Il ne saurait être question ici de nier l'importance du fonctionnement cérébral, mais on est obligé de rechercher s'il n'y a pas autre chose que ce fonctionnement. L'action télépathique ne relève pas non plus d'une cause unique et en face de la complexité de certains épisodes, il est nécessaire de lui adjoindre d'autres facultés supernormales, sans lesquelles il est impossible d'expliquer toutes les manifestations médiumniques obtenues par l'intermédiaire de M^{re} Piper.

Si l'on admet avec Myers que l'inspiration de génie n'est qu'une émergence dans le domaine des idées conscientes, d'autres idées qui se sont formées indépendamment de la volonté dans les régions profondes de l'être, on conçoit plutôt qu'on ne comprend qu'à la suite d'une mystérieuse désintégration de personnalité consécutive à cet état de transe vigil que déterminent les expériences ou les recherches médiumniques, la pensée géniale de V. Hugo se soit pour ainsi dire extériorisée et ait agi inconsciemment sur le médium comme en le télépathisant. Ainsi auraient été obtenues ces communications merveilleuses, prose sublime ou vers d'une beauté indé-

nable, qui sont souvent égales ou dépassent dans le temps les meilleures productions du maître.

Hypothèse et explication sont déjà plus difficiles à accepter lorsqu'il s'agit d'œuvres médianimiques et surtout de ces fameux dessins spirites dont l'*Illustration* publiait tout récemment de très intéressants spécimens.

Sous l'inspiration de cette pensée subconsciente ou subliminale, les crayons du peintre H. d'Alési ou le burin du maître graveur Fernand Desmoulins ont pu, bien que tenus par une main indifférente, tracer au hasard, quelquefois dans l'obscurité, de bizarres chefs-d'œuvre, figures étranges, paysages insoupçonnés, qu'ils n'ont définis que terminés et qu'ils seraient incapables de recommencer. En vertu des théories précédentes, le fait en lui-même n'a rien de déconcertant. L'inexplicable est que très souvent ces dessins ont reproduit traits pour traits et comme photographié les figures de personnes que ces artistes n'avaient jamais eu l'occasion de voir ou de connaître.

Un nouveau cas se présente : ce ne sont plus des spécialistes, mais des ignorants, des illettrés qui dans tous les points du monde spirite, et sans s'être jamais concertés, façonnent sans s'en rendre compte, leurs crayons opérant sans ordre, de biais, à l'envers, des dessins fantastiques mais d'un tracé merveilleux de finesse et de travail, fleurs ou feuillages insoupçonnés, coquillages aux volutes capricieux, formes tourmentées ou figures hallucinatoires qui semblent réellement refléter l'au-delà. Dans tous ces cas, sous quel souffle ces œuvres sont-elles venues au jour ? Quelle main invisible a conduit ces crayons inexpérimentés ? Quelle est surtout l'origine, la raison des similitudes des ressemblances indéniables qui existent entre toutes ces créations comme si elles étaient réellement les spécimens d'une faune ou d'une flore d'un monde invisible ?

Cette insuffisance de l'hypothèse télépathique à fournir une interprétation rationnelle de tous les phénomènes médiumniques, ressort avec plus d'évidence encore lorsqu'il devient nécessaire d'interpréter les stupéfiantes manifestations obtenues par l'intermédiaire de M^{re} Piper la célèbre voyante américaine.

Son acceptation n'est possible qu'à condition d'élargir singulièrement sa signification, de confondre sous une même dénomination des facultés de nature très diverse et de conférer à la subconscience une quantité de propriétés nouvelles comme la clairvoyance télépathique, la télésthésie, la psychométrie, la rétrocognition, quelquefois même la praeognition.

Pour ne pas avoir été reconnues par la science, ces facultés n'en existent pas moins, au point de déterminer dans leur ensemble un groupe homogène auquel Myers a magnifiquement donné un corps dans son *Hamon Personality*.

Comme l'a démontré Ernest Bozzano dans son très intéressant article

sur M^{rs} Piper et la conscience subliminale ce sont ces facultés qui ont joué le principal rôle dans les épisodes si compliqués, si merveilleux des communications de Pinhuit et de Pelham, les deux contrôles principaux de ce médium exceptionnel.

Si la thèse télépathique est encore soutenable aussi longtemps que la chose pensée se trouve encore revêtue des attributs nécessaires à la transmission, dans la conscience ou même dans la subconscience de l'agent où du percipient, il n'en est plus de même dans le cas où les informations fournies par le médium se rapportent à des épisodes absolument banaux, qui sont arrivés trente ou quarante ans auparavant à une tierce personne ignorée de lui et résidant souvent dans une région fort lointaine, épisodes complètement oubliés par les expérimentateurs et dont l'authenticité n'est reconnue que plus tard après de laborieuses recherches.

Dans tous ces cas, à moins d'un véritable effort d'acrobatie métapsychique, il n'est plus permis, ni logique de parler encore d'un agent qui transmet subconsciemment à M^{rs} Piper sa propre pensée inexistante. Il faut admettre qu'en vertu de ce phénomène d'expansion clairvoyante auquel Ch. Bichet a appliqué l'épithète de clairvoyance télépathique, le médium endormi a pu lire dans la subconscience du où des consultants, cette même lecture de pensée pouvant du reste avoir lieu, le médium en état de veille apparente où de transe non manifestée.

Des remarques analogues pourraient être appliquées à ces circonstances dans lesquelles, la partie subconsciente de l'intelligence du médium, grâce aux propriétés de télésthésie et de psychométrie dont elle est nantie, a la propriété de chercher, de trouver et d'interpréter les vibrations psychiques où les émanations vitales dégagées des êtres vivants, émanations ou vibrations que la matière inanimée aurait la possibilité de recevoir, de conserver à l'état potentiel, en vertu d'une sorte de mémoire cosmique, de la même manière que les facultés conscientes de l'intelligence ont la propriété de retrouver et de réveiller les vibrations latentes de la pensée.

Dans tous ces cas, la médiumnité de M^{rs} Piper, outre les phénomènes réellement télépathiques, a révélé d'une façon évidente l'existence de facultés encore plus élevées, coexistantes, équivalentes à elles, qui se sont manifestées en dehors de l'organisme conscient et non pas au moyen de lui.

Ces conclusions ont pour conséquence logique d'ouvrir le champ à d'autres problèmes excessivement difficiles et compliqués mais que nous avons le devoir tout au moins d'indiquer, car leur solution par un détour des plus imprévus nous conduit à admettre la vraisemblance et presque la légitimité de l'hypothèse spirite.

Il résulte en effet de cette longue discussion, qu'il existe dans les replis de la subconscience, des facultés nouvelles et merveilleuses dont les con-

ditions de manifestation, diamétralement opposées à celles de la conscience cérébrale, sont en rapport direct avec le degré, l'état d'inconscience dans lequel se trouve le sujet, son organisme momentanément disjoint de tout rapport avec le monde extérieur et agissant dans un plan foncièrement divers de celui où nous sommes destinés à évoluer.

Dans son étude sur la conscience subliminale de M^r Piper, E. Bozzano s'est efforcé de prouver que ces facultés n'étaient ni le résidu de facultés ataviques devenues inutiles et atrophiées par suite de la sélection naturelle, ni les bourgeons abortifs de facultés inutiles à l'espèce et qui par suite n'évolueront jamais, ou les germes féconds de nouveaux sens destinés à se manifester et à se tixer dans l'espèce dans un avenir lointain.

Comme il est difficile ou même inconcevable d'admettre qu'il existe dans l'organisme des facultés très supérieures à celle de la conscience normale, sans que celles-ci aient jamais à se manifester, toute chose dans la nature, du fait de son existence, appelée à une vie et à un développement supérieurs. La seule conclusion qui s'impose, est que ces facultés supernormales, qui pendant la vie terrestre sont demeurées sans but déterminé ou ne se sont manifestées qu'exceptionnellement, chez certains tempéraments prédisposés, sont appelées à exercer leurs fonctions dans une vie future et pendant une autre existence.

C'est à cette théorie que s'est ralliée l'élite des intelligences qui ont étudié où qui étudient encore la métapsychique ; les uns et les autres, comme J. Bois, ont rêvé une humanité supérieure et d'un surhomme ; il existe par contre une différence essentielle dans leurs conceptions, car pour ce dernier « l'homme disparu, nous ne pouvons plus rien voir, ni savoir. Le système nerveo-cérébral est le centre de l'intelligence ; espérer hors de lui les manifestations de la conscience serait se vouer à une recherche éternellement stérile, le phénomène métapsychique est inséparable de son support ! »

Sans présenter toute l'originalité que l'auteur lui suppose, la quatrième partie du livre (*Les miracles de la Volonté et de la Foi*), est peut-être celle qui présente le plus d'intérêt par ses déductions comme par ses applications à la psychothérapie et à l'orthopédie mentale.

Elle est aussi l'occasion d'une série de portraits, tous d'une réalité des plus pittoresques, dans le cadre desquels coudoient, vivent successivement Louis Antoine, le thaumaturge de Jemeppe-sur-Meuse, H.-J. Huysmans, l'hagiographe de Saint-Lidwène, le peintre autorisé des foules de Lourdes, le Dr Bérillon ou son école et le zouave Jacob, le plus populaire des guérisseurs.

Mais à Ménilmontant comme en Belgique et à Lourdes, défense est faite de parler de merveilleux ou d'intervention divine : thaumaturges et guérisseurs se servent inconsciemment de ces mêmes forces que la science aujourd-

d'hui analyse et discipline sous les noms de suggestion, d'hypnotisme, de foi, de télépathie ; ce sont elles aussi que réveille, dans leurs malades, la vis médiatrice, le désir de se guérir ou la volonté de vivre. Le domaine du miracle, aussi bien du laïque que du religieux, s'est singulièrement élargi. Comme le croyait encore Charcot, la Faith Ealing n'est plus l'apanage exclusif de sujets spéciaux et de ces maladies justiciables seulement de l'influence que l'esprit exerce sur le corps. A l'idée fixe se substitue l'idée forte qui appartient à tous ou que suffit à développer un entraînement préalable, et comme en toutes occasions, même pour les maladies organiques, la mentalité sur le corps a une répercussion incontestable, les miracles accomplis ne seront désormais que l'expression le plus souvent inconsciente d'une faculté surhumaine, magnifiquement efficace dont l'humanité dispose sous certaines conditions.

Exactes ou non, il est difficile de concilier ces affirmations si précises et les réserves qui suivent presque immédiatement : « Ici comme ailleurs, dans tout ce livre uniquement psychologique, je me borne à étudier le mécanisme du miracle, sans chercher plus loin sa cause métapsychique. » Et plus loin encore : « Ne me demandez pas ce que je ne puis savoir : pas plus que moi, pas plus que personne, je ne sais d'où vient le miracle. » Qu'est-ce à dire ? sinon que sur le fond même du problème, la question n'a pas avancé d'un pas, et que malgré un titre décevant, longtemps encore nous continuerons d'ignorer l'origine et le processus du miracle ancien ou moderne.

La pensée autant que la foi est un moyen de guérison. Chacun de nous, a besoin de volonté de décision et si nous n'avons pas ces facultés indispensables pour l'ordonnance d'une vie normale, il est possible de les acquérir, tel est le but de la « Thought Ealing, de la pensée qui guérit » appellation, nous dit J. Bois, inusitée encore mais synthétique et calquée sur celle de la Faith Ealing qui a eu tant de succès.

Une thérapeutique nouvelle s'est donc créée sur les applications multiples de cette pensée qui guérit : c'est l'hypnotisme dont les procédés ingénieux (suggestion à l'état de veille, de sommeil naturel ou provoqué), aux mains du maître Bérillon et de ses élèves, prennent de jour en jour une importance plus considérable, déterminent à chaque instant les cures les plus heureuses, les plus inespérées. C'est la psychothérapie que préconisait Durand de Gros, le plus modeste, le plus génial des savants, lorsqu'il écrivait : « Le rachitisme de l'intelligence, les déviations du caractère trouveront dans l'hypnotisme leur orthopédie. Mais corriger notre mentalité, l'augmenter où la diminuer, n'est-ce pas transformer en même temps notre conduite et nos mœurs ? »

Ces thérapeutes, notamment en Amérique, sont cependant concurrencés par les professeurs de volonté, par les adeptes de la Christian Science qui

se contentent d'ordonner à leurs patients de nier fortement la maladie, de penser la guérison pour conserver où recouvrer la santé.

Quelle que soit la méthode où le nom, hypnotisme, suggestion, autosuggestion, c'est toujours la réaction du moral sur le physique : l'influence positive de l'âme sur le corps. A vrai dire cette psychologie appliquée a ses racines dans le passé le plus lointain. La magie, telle au moins que la définissaient les initiés, n'était-elle pas la science qui a pour objet l'étude des pouvoirs mentaux et moraux de l'homme, et qui démontre quel contrôle il peut exercer sur lui comme sur les autres ; c'est elle encore qui lui apprend à se servir de l'omnipotent pouvoir de la volonté, à enchaîner les forces conscientes et demi-conscientes qui pénètrent notre âme, comme elles pénètrent l'âme de l'univers.

D'une lecture attrayante, mais écrit par un dilettante et un poète plus que par un savant et un psychologue cette nouvelle œuvre de J. Bois n'en constitue pas moins un très intéressant exposé de tous les problèmes qui touchent à la métapsychique, à l'étude de ce moi transcendantal, qui par le développement de ses merveilleuses facultés, tend de plus en plus pendant la vie et même, après la mort, à former une psyché, une individualité séparables de la personnalité humaine.

Maintenant, quels sont au point de vue pratique les résultats de cette minutieuse exploration du merveilleux ; quelle est sa nouveauté, et l'étendue de ses découvertes.

La réponse est difficile : l'auteur, certes, a fait œuvre utile en nous rappelant que notre moi est plus nombreux, plus riche, plus complexe qu'on ne l'avait cru jusqu'ici ; en nous renseignant sur ces propriétés psychiques que nous possédons tous, en germe, en puissance sinon à des degrés différents et sur les pouvoirs qu'il nous ont donné d'acquérir par le développement normal de ces merveilleuses facultés, mais comme nous l'avons déjà remarqué, il a le tort de ne pas conclure, de ne pas se tenir sur le terrain exclusif de la psychologie et de donner ainsi des armes aux Matérialistes comme aux Spiritualistes, chacun des deux partis pouvant prendre à son compte, telle phrase ou tel mot dont la signification n'a pas été assez nettement déterminée.

« Si nous ne devons pas séparer l'âme du corps ; si, l'homme disparu, nous ne pouvons plus rien voir, ni savoir ! » pourquoi, à chaque instant, parler d'immortalité ; d'une personnalité dont les racines pénètrent dans l'infini et dans l'immortel ; d'un monde invisible qui plonge dans le monde visible, comme dans une saisissante réalité ?

« Le système nerveo-cérébral est le véhicule exclusif de l'intelligence », quelle est dans ce cas l'origine et le rôle de ces Égos, doués d'une cons-

cience personnelle, que notre moi extérieur ne perçoit pas et dont les manifestations sont en rapport inverse de notre activité consciente ?

« De ce que le phénomène psychique est inséparable de son support ; du vivant en chair et en os (*du moins dans les conditions présentes*), faut-il en déduire que c'est se vouer à une œuvre éternellement stérile, que de faire effort pour soulever le voile qui nous cache l'origine et l'évolution de ces dons surhumains ? Est-ce temps perdu ou déraison, que de chercher hors de nous les manifestations de cette conscience submergée, que notre moi extérieur ne conçoit pas, dont nous ne sommes pas maîtres, ou que nous ne connaissons qu'au moment où elles éclatent et se terminent ?

On croirait presque que J. Bois a le sentiment de ces difficultés et qu'il est beaucoup moins certain, qu'il ne veut le dire, d'avoir définitivement détrôné l'idole, fait envoler ces faux dieux, ces fantômes dont le spiritisme est plein.

Si l'hypothèse d'une intervention extra-humaine doit être définitivement écartée, quel sens donner à ces lignes qui préfacent le chapitre intitulé : Les miettes des morts ? « Je tiens à déclarer, que même pour les croyants en un monde invisible et intelligent extérieur à l'humanité terrestre, il reste après cette minutieuse critique, l'espoir d'une influence du même genre, cette fois plus reculée, plus lointaine, n'agissant plus du dehors mais pouvant encore se manifester au moyen de ces forces métapsychiques de l'être vivant. »

Plus scientifique, mais aussi moins personnelle est l'étude de la psychothérapie, de la cure mentale par les procédés d'hypnotisme et de suggestion ; la question est toute d'actualité et en France comme dans les pays anglo-saxons, de nombreux ouvrages ont déjà été publiés sur ces sujets : *Le magnétisme personnel*, de Durville ; *Faut-il utiliser vos forces*, de Prentice Mulford ; *l'Éducation de la volonté*, etc., etc.

Sous réserve de ces quelques critiques, il faut rendre justice au chercheur qui s'est donné pour objet de suivre d'un œil attentif des investigations qui portent sur les questions les plus élevées, les plus troublantes dont la psychologie ait jamais eu à s'occuper. On doit aussi lui être reconnaissant d'avoir abordé et traité franchement des questions qui aujourd'hui encore sont parmi les savants l'objet de suspicions aussi profondes que peu justifiées.

En terminant il nous plaît de rappeler que J. Bois n'a pas toujours été aussi sévère, nous pourrions presque écrire aussi injuste envers les Spiritistes et leur théorie ; c'est le même auteur qui, à cette affirmation d'un journaliste : « Il n'y a rien dans le spiritisme, ni comme idées, ni comme faits, rien, rien », répondait, dans le *Monde Invisible* : « C'est dans les phénomènes spiritiques, que nos plus subtils investigateurs, ont péché leurs meilleures

découvertes; le Spiritisme nous a mis sur la voie d'une découverte que la science précisera certainement, l'extériorisation de la pensée; c'est lui qui nous a rappelé quelle importance avait dans le monde des vivants, le souvenir et la perpétuelle influence des morts; il a aussi réveillé dans les âmes obscures et épaisses de ce temps le sentiment de l'immortalité, sans lequel pour moi il n'y a pas d'humanité supérieure.

Comme on le voit le Monisme ou le positivisme dont se réclame volontiers J. Bois ne l'empêche pas d'admettre la réalité d'une âme ou, pour ne pas équivoquer sur le mot, d'une psyché séparable de la matière, et les spirites les plus convaincus ne pourront en le remerciant, que s'associer à ses conclusions.

Dr PAU DE SAINT-MARTIN.

Jérusalem

III

Sous le porche grand ouvert, à gauche est un long divan, sorte de lit de camp recouvert de tapis sordides sur lequel deux Turcs, d'aspect vénérable, fument paisiblement leur narghilé en causant tandis que, par habitude, leurs doigts égrainent un lourd chapelet. Ce sont les gardiens de la porte du Saint-Sépulcre. On nous a assuré que chaque matin à l'aube se reproduit une scène que je n'ai eu garde d'aller vérifier.

Un Père franciscain, toujours arrivé le premier, frappe à la porte close. Le gardien turc lui demande : qui il est et ce qu'il désire? — « Adorer le Saint-Sépulcre de Notre-Seigneur », lui répond le moine. La porte s'ouvre, le gardien tend la main, reçoit une aumône, laisse passer le Père franciscain, et la basilique est ouverte pour tout le jour.

A l'heure où nous y pénétrâmes pour la première fois, la foule des pèlerins et des fidèles avait déjà envahi la basilique. Dans l'obscurité que mes yeux parvinrent peu à peu à percer, je fus arrêté tout d'abord par un groupe nombreux qui entourait une longue et large table de marbre rouge surmontée d'un édicule fort riche où brûlaient constamment des lampes et des cierges.

Cette dalle, qui mesure 2 m. 70 de longueur sur 1 m. 30 de largeur, a une épaisseur de 30 à 35 centimètres. C'est la pierre dite de l'Onction qui recouvre, m'a dit le Père Barnabé, le rocher sur lequel fut placé le corps du Christ après sa descente de Croix et qu'il fut oint de parfums par Nicodème et les saintes femmes. Je regrette qu'on n'ait point gravé en grosses lettres sur ce marbre : *Cette pierre recouvre le rocher où Notre-Seigneur fut couché à sa*

descente de croix. Le rocher, si la place est exacte, doit seul être sanctifié. Cette dalle qui reçoit cent mille baisers par jour, sur laquelle se couchent les malades, les infirmes et les enfants, qui a été remplacée déjà, n'a rien de commun avec le rocher qui devrait s'étaler aux yeux des croyants et qu'ils pourraient baiser pieusement. C'est le premier subterfuge qui frappa mon esprit. Mes yeux auraient voulu voir le rocher et non cette riche dalle de marbre sur laquelle tous ces pèlerins ignorants sont convaincus que le Christ sanglant a été étendu après son martyre. Combien de baisers se trompent d'adresse !!

Quittant la pierre de l'onction je pénètre dans la basilique sombre en me frayant un passage avec peine parmi cette fourmilière de pèlerins. Partout s'envolent des chants religieux, des psalmodies sur tous les tons, dans toutes les langues qui produisent, sous ces voûtes séculaires, une cacophonie discordante et presque grotesque et je reconnais qu'il faut avoir assisté plusieurs fois à cette scène qualifiée de religieuse, avoir contemplé de nouveau ce tableau bizarrement hétéroclite pour en conserver un souvenir qu'il est difficile de traduire. En avançant dans l'enceinte, le sens olfactif est saisi par des odeurs dont les effets désagréables sont à peine atténués par la quantité d'encens qui s'y brûle. L'homme ne sent pas bon, disait Talleyrand ; il parlait du moral ; au physique, pensai-je, c'est la même chose. Des soldats turcs équipés comme pour la bataille, immobiles où on les a placés, l'arme au pied, muets, indifférents, font songer aux automates du musée Grévin. Enfin j'entre dans le cercle lumineux ; mille lampes d'or et d'argent éclairent le dédale des chapelles qui entourent un monument central élevé sous la coupole, vaste kiosque en marbre couvert de dorures. C'est sous cet édifice resplendissant qu'en se baissant on pénètre dans une petite chapelle peu élevée, ou mieux dans un réduit que l'on traverse chacun à son tour pour arriver à la porte très basse qui s'ouvre sur un petit caveau où l'on ne peut pénétrer qu'en se baissant jusqu'à terre ou en se traînant sur les genoux. C'est le tombeau où le corps de Jésus reposa une nuit. C'est, dit la légende, le sépulcre qu'avait fait creuser pour lui-même le Centurion Joseph d'Arimathie et qu'il avait offert avant qu'il n'eût été pollué pour y déposer le corps du « roi des Juifs ». On n'aperçoit pas le tombeau creusé dans le rocher et je le regrette sincèrement. Un sarcophage béant et vide serait plus émouvant ; la piété s'y représenterait mieux le Christ couché. Au lieu de cela du marbre blanc sculpté, poli, incrusté d'or, un autel d'or et une dalle de marbre recouvrant le rocher. Des sculptures en marbre rose revêtent la paroi circulaire de ce petit réduit où brûle, sans jamais s'éteindre, une huile pure parfumée, dans des lampes d'or. Le prêtre qui y dit la messe y peut seul tenir debout avec le frère qui l'assiste pendant la cérémonie pieuse et chaque pèlerin, à tour de rôle, pénètre à genoux et peut

approcher, durant l'espace d'un moment très court, le marbre qui rend ce tombeau à jamais invisible. A la Communion, un frère franciscain (lorsque la messe est dite par un Père franciscain) désigne, en dehors de l'édicule, un groupe devant l'ouverture du saint réduit où le prêtre offre à chacun l'hostie. Une messe trop longue cause souvent du malaise à l'officiant qui finit par manquer d'air, lorsque l'antichambre sacrée contient dix ou douze pèlerins agenouillés sous le feu des lampes. Lorsque le frère surveillant se départ un instant de sa vigilance c'est entre les pèlerins une bousculade qui dégénère en bataille pour arriver à l'ouverture du tombeau.

« Pourquoi avoir ainsi caché, enchâssé ce sépulcre au lieu de le délivrer de tout ce qui semble vouloir le celer aux yeux ?

« Un tombeau de roi, d'empereur est accessible à la foule, celui de Jésus-Christ ne devrait-il pas l'être à la chrétienté tout entière ? Cette tombe est-elle bien celle où fut couché celui que ses disciples appelèrent le fils de Dieu ? On a discuté ce point, moi, je ne l'éclaircirai pas, mais, bien des réflexions faites là même me font douter de son authenticité.

« Jérusalem, par sa situation, a dû garder de tous temps l'enceinte vingt fois renversée et redressée qui l'entoure encore. Sa ceinture renouvelée affecte sans doute à peu de chose près la forme qu'elle avait au temps du procurateur romain Pontius Pilatus, aussi est-il permis de croire avec certains auteurs que les tombes creusées par les juifs dans le rocher ne l'étaient qu'en dehors de la ville et Joseph le Centurion n'avait pu être autorisé à déroger à cette règle. De plus les suppliciés étaient emportés loin du Temple et il est permis de douter que le Sanhédrin, pas plus que le gouverneur romain, n'aurait autorisé personne à faire entrer dans l'enceinte de Jérusalem le corps de Celui qu'il avait envoyé au gibet. Ce ne sont là que des présomptions, mais ma visite aux lieux qui environnent la ville m'en a fourni d'autres. Jamais la preuve n'en sera faite, donc respectons cette croyance et que les fidèles et les pèlerins sauvés par la foi continuent à aller adorer le Saint-Sépulcre là où respectueux, je me suis moi-même agenouillé au milieu d'eux, comme tous ceux qui pénètrent dans la basilique. »

Voici l'instant psychologique où vous attendez, lecteurs, la traduction des sentiments que j'ai éprouvés en présence de ce tombeau qui a pu contenir celui qui, par sa douce philosophie, a changé la face du monde, de cette pierre autour de laquelle s'échappent tant de larmes, où j'ai entendu des sanglots faire résonner les voûtes de cette basilique. Je vais vous le dire en toute sincérité. J'y suis demeuré impassible et froid. Afin de bien sonder mon esprit, je suis resté plus de vingt minutes assis dans le premier caveau et j'ai examiné avec calme les visages de tous ces pèlerins. Je n'ai participé nullement à l'auto-suggestion que j'ai constatée chez ces mentalités qui, une fois entrées dans ce caveau, avaient toutes déposé leur personnalité en

dehors de l'édicule suggestif. Aucune foi raisonnée n'y pénétrait, presque tous les visages que j'examinais l'un après l'autre me semblaient privés d'intelligence et comme subissant le coup du moment, choc moral préparé par l'ambiance mystique et religieuse qui se communique de l'un à l'autre et que je n'avais pas subi. C'est que seul peut-être, ce jour-là, je ne venais pas avec cette conviction absolue qu'un Dieu martyr volontaire, avait été couché là.

Toutes ces figures, je les ai retrouvées dehors, et la pensée momentanée de tout à l'heure en était déjà partie, rien chez ces paysans allemands, chez ces Russes simples et grossiers, chez ces gens venus du désert, ne subsistait de l'émotion passagère et fugitive qui, sincère, je le reconnais, avait fait un instant surgir des sanglots de leurs poitrines, des larmes de leurs yeux.

Avant d'expliquer les motifs de mes doutes, lisez avec moi complaisamment quelques notes prises rapidement sur l'histoire de Jérusalem et vous serez libres ensuite de partager ou de rejeter la déduction que j'en tirerai et qui me sera toute personnelle.

Elle est très ancienne la cité juive, et plus de vingt siècles avant Jésus-Christ, Melchisédech, roi de Salem, qui personnifia, dit-on, Moïse, avait offert à Dieu le pain et le vin lorsqu'il reçut la visite du patriarche Abraham. La position de la cité sur une montagne, entre deux vallées profondes, celle du Cedron et celle de Hinnam, la dut désigner depuis les temps les plus reculés comme une place facile à fortifier et à défendre. Elle appartient pendant plus de cinq cents ans aux Pharaons d'Égypte. A l'entrée des Israélites dans la terre promise, c'est la tribu de Benjamin qui fut désignée pour occuper Jérusalem où elle se répandit peu à peu et y prospéra. En 1051 avant Jésus-Christ, David ayant été reconnu roi des tribus d'Israël, il dut reconquérir Jérusalem sur les Jébuséens, et s'y étant établi, la place prit le nom de Ville de David. Le grand roi y fit construire un vaste palais et commencer le temple des Juifs dont les pierres ont servi vingt fois à la reconstruction de cet édifice autant de fois renversé, pierres qui gisent encore aujourd'hui dans les fossés de la citadelle. Salomon, fils de David, fit, dit-on, de Jérusalem une cité grandiose, riche et bien défendue, et le temple des Juifs lui dut sa plus grande splendeur. Son propre palais, dont les restes sont à jamais ineffaçables, avait été bâti sur l'aire d'Ornan et sur une surface de 500 mètres de côté. C'est sur une partie de ce vaste emplacement que s'élève depuis l'an 697, c'est-à-dire depuis plus de douze cents ans, la riche et gracieuse mosquée d'Omar, l'une des merveilles du monde. Elle a été plusieurs fois remaniée mais elle est toujours imposante et admirable. Ce qui m'a frappé tout de suite, c'est qu'elle n'a pas de minarets. Sa forme est celle d'un vaste octogone dont chaque côté a 22 mètres ; une vaste coupole svelte et légère surmonte la mosquée sans l'écraser. J'aurais voulu

décrire longuement cette antique construction plus ancienne que nos plus vieilles cathédrales et dont la construction ferait la gloire d'un de nos architectes prix de Rome. Je l'ai visitée seul et avec le Père Barnabé qui ne pouvait s'empêcher d'avouer, mais avec regret, combien ce temple païen est supérieur en tout à la basilique où se cache le Saint-Sépulcre. « Si cette mosquée est si riche et si belle, me dit mon aimable cicerone, c'est que les Arabes nous ont tout volé dans nos églises pour l'orner ainsi ; ils ont pris nos galeries ciselées, nos boiseries sculptées, nos vitraux. » Je ne pus m'empêcher de lui répondre combien tout cela avait le cachet arabe. Mais je ne le convainquis point. Je voudrais faire de nouveau avec mes lecteurs la promenade sur la grande esplanade du temple de Salomon, et dans ces écuries immenses où 2.000 chevaux et 100 chariots de guerre étaient à l'aise et qui se trouvent dans un immense souterrain où l'on accédait par les fossés de la citadelle. Les portes en ont été murées, mais leurs encadrements de guerres sont encore là et les 500 piliers de blocs granitiques énormes dressés debout pour soutenir les voûtes du palais, disent de combien d'ouvriers et d'esclaves disposait Salomon pour une œuvre semblable. Sur ces piliers existent encore d'énormes anneaux scellés où les chevaux étaient attachés. Je passe à regret en quittant ces monuments et ces choses antiques. De tous temps, les rois de Jérusalem écrasèrent leur peuple d'impôts et si le quartier royal toujours au large était construit *extra muros*, la ville de Jérusalem dut toujours être à peu près ce qu'elle est, une série de ruelles inextricables et sordides. Qu'on le sache bien, les Israélites sont rarement demeurés paisibles dans la vieille cité, et tour à tour, les Égyptiens, les Assyriens, les Perses, les Arabes conquirent et occupèrent Jérusalem d'où ils chassaient les Juifs et détruisaient leurs temples. Comme des fourmis ceux-ci revenaient toujours vers la fourmière écrasée après maintes captivités en Égypte, en Perse et à Babylone. Cyrus, Artaxerxès, Aristobule général d'Alexandre, Pompée apparurent tous à Jérusalem en conquérants et en tyrans.

Enfin les Hérode, après avoir chassé les Machabée, règnent sur la Judée. C'est vers la trente-huitième année du règne d'Hérode le Grand que Jésus naquit à Nazareth ou à Bethléem, point douteux dont je reparlerai plus loin.

Tous les conquérants qui soumièrent Jérusalem la détruisirent plus ou moins. Titus, avec ses légions romaines, la renversa complètement en l'an 70. Adrien ne la fit reconstruire qu'en 133. En 614, Chosroès II, à la tête de 40.000 Perses, conquiert la Syrie et incendia complètement Jérusalem et son temple dont pas une pierre ne resta sur une autre ; 40.000 habitants y furent égorgés, le reste conduit en captivité ; les églises et tous les monastères, les hospices, les tombeaux, tout fut renversé et livré au pillage et aux flam-

mes. En 637, les Arabes réédifièrent la ville actuelle avec les pierres de l'ancienne et celles que fournirent les carrières du Cedron et y demeurèrent près de trois cents ans sans rappeler les Juifs. On a donc le droit de se demander si les Arabes eurent seulement connaissance du tombeau de Jésus-Christ.

Ce n'est qu'en 800 que le calife de Bagdad, Haraoun-al-Raschid, un musulman, aurait, au dire des historiens de l'Église, fait demander au grand empereur Charlemagne sa protection pour les saints lieux en lui adressant, disent-ils, les clefs du Saint-Sépulcre brûlé et anéanti depuis cent soixante-dix ans. Cela paraît au moins étrange pour un sectateur de Mahomet alors que d'après les ordres du prophète la mosquée d'Omar devait seule subsister à Jérusalem depuis le jour où la cité mahométane l'avait vu édifier. Quoi qu'il en soit, une basilique fut élevée par les Chrétiens mais elle fut renversée en 1010 par le calife Hakem qui ne voulut une fois de plus laisser subsister que la mosquée d'Omar sur l'emplacement du temple de Salomon. En 1060, on reconstruisit la basilique actuelle sur les lieux mêmes de la précédente et depuis lors les Chrétiens ont toujours publié qu'elle recélait le tombeau du Christ. En 1099, la première croisade envoyée par le pape Urbain II et composée du ramassis de tous les peuples, vit arriver bien peu de ces guerriers vagabonds à Jérusalem, la plupart ayant succombé avant d'y parvenir. Mieux organisées les deuxième et troisième croisades, en 1147 et en 1158, purent aborder aux saints lieux et depuis lors la croyance que les croisés avaient vu le Saint-Sépulcre devint immuable dans l'esprit de tous les Chrétiens. En 1187, les Turcs s'emparèrent de Jérusalem qui depuis lors leur appartient et, dit l'historien Henri Martin, ils démantelèrent la ville et ravagèrent les églises à l'exception du Saint-Sépulcre. La façade actuelle de la basilique date de cette époque et l'on peut dire que si le prétendu Saint-Sépulcre est encore debout, c'est à la mansuétude des sectateurs du Croissant que les Chrétiens le doivent. Je me demande alors, moi qui ne suis point un historien mais un simple voyageur, si, après tant de bouleversements, après des siècles d'oubli jetant un voile épais sur des ruines, le tombeau du crucifié Jésus qui passa inaperçu à Jérusalem au temps des Romains, des Juifs et des Arabes, est bien celui que la Papauté et l'Église avaient tant d'intérêt à retrouver et à entourer de vénération, de marbre et d'or ?

Quittons ce tombeau et visitons la basilique. Dans cet édifice de tous les temps, de tous les pays on voit surgir, des coins les plus obscurs, des sanctuaires étrangers les uns aux autres, des autels tous fort riches qui vont de l'intérieur au premier étage et sous terre, masse confuse inégale, hétéroclite, où chaque rite jalouse le voisin.

Faisant le tour de ce temple, nous trouvons la chapelle des Coptes, celle

des Syriens, celle de sainte Marie-Magdeleine, celle des Franciscains, celle de la sainte Croix et de sainte Hélène, la chapelle de l'invention de la sainte Croix, celle d'Adam, le chœur des Grecs schismatiques, la chapelle des Arméniens chrétiens et celle des Maronites.

Qui pourrait savoir sans être allé aux lieux saints, toutes les désignations données aux sectes qui adorent le tombeau du fils de Dieu?

Voici une liste prise à Jérusalem et peut-être n'est-elle pas complète. Là-bas, autour de la basilique et vivant du Saint-Sépulcre, sans quoi ils n'y viendraient pas, il y a les Chrétiens romains : les latins, les Grecs unis, les Arméniens unis, les Maronites du Liban, les Coptes unis; les Chrétiens hérétiques, c'est-à-dire les Grecs schismatiques, les Arméniens schismatiques, les Coptes schismatiques, les Abyssins schismatiques; les Chrétiens protestants et les luthériens; on m'a même nommé une secte fanatique rappelant assez l'*Armée du Salut* et s'intitulant les *Martyrs de la dernière heure*. Je n'en ai vu qu'un spécimen grotesque dans une vieille fille, squelettique, à force de privations, qui passait la plus grande partie de sa journée au Saint-Sépulcre et suivait toutes les processions... Elle vivait de la charité des Franciscains.

Si vous croyez que toutes ces sectes qui adorent Dieu vivent en paix entre elles, vous vous trompez étrangement; chacune porte envie à l'autre, elle ne cherche qu'à acquérir des droits plus grands pour ses prêtres et ses membres, et n'a qu'un désir : posséder le plus de richesses pour sa chapelle. Elles comptent parfois avec rage les lampes, les cierges des autres autels, s'en disputent parfois la possession et en viennent trop souvent aux mains. M^{me} Mathilde Serao, dans son beau livre, *Au pays de Jésus*, empreint d'un gracieux mysticisme féminin très littéraire, raconte qu'elle eut le cruel regret d'être témoin d'un véritable pugilat entre prêtres Arméniens et Grecs revêtus de leurs ornements pontificaux et cela à deux pas du sépulcre divin. Et le P. Barnabé qui n'a pas d'intérêt, l'excellent homme, à raconter ces choses, ne nous a pas caché que ces débats ne se renouvellent que trop souvent pour des motifs futiles, pour un tapis qui aura été tiré sur les dalles d'une chapelle qui n'a pas le droit de le fouler, pour une procession qui en défilant aura momentanément obstrué l'ouverture d'un chœur voisin... Ce fait eut lieu il y a peu de temps. Les Coptes ayant accusé les Franciscains de passer trop fréquemment devant leur chapelle et de fouler leurs tapis, une vraie bataille eut lieu entre les bons religieux et le sang coula de part et d'autre sur les dalles de la basilique.

Je vous le dis en toute vérité, on entend dire bien souvent que c'est une ignominie de penser que des Mahométants possèdent et surveillent le tombeau de Notre-Seigneur. Eh bien, chrétiens mes frères, dites-vous bien que si les Turcs n'étaient pas là pour mettre toutes ces sectes ennemies, envieuses

et jalouses, d'accord entre elles, le Saint-Sépulcre ne tarderait pas à être dépouillé de ses richesses. Le bon Père Barnabé me disait très bas : « Sans les soldats de garde à la Nativité, il y a longtemps que les vases sacrés seraient dérobés... non par les pèlerins, mais par les Grecs. »

Chaque secte a son trésor, et quel trésor ! des richesses énormes autant qu'inutiles. Lisez dans le volume de Pierre Loti, *Jérusalem*, ouvrage sincèrement écrit, librement pensé, la description qu'il y donne du trésor des Arméniens : missels à couvertures d'or, tiaras d'or et de pierreries, mitres d'évêque garnies de perles et d'émeraudes, étoffes féeriques brodées d'or et couvertes de pierres précieuses, brocarts riches, tapis somptueux... Et tout cela à cent pas du tombeau de Celui qui marchait nu-pieds, qui n'eut jamais que sa belle chevelure pour coiffure et une tunique sans ornements pour tout vêtement, de Celui qui chassa les marchands du Temple et dont est rempli de nouveau ce Saint-Sépulcre où sa grande âme généreuse veille peut-être sur cette pauvre humanité et sourit sans doute de pitié en considérant ceux qui l'adorent.

LÉOPOLD DAUVIL.

(La fin au prochain numéro.)

Matérialisations

Les lecteurs de la *Revue Spirite* auront peut-être remarqué, dans le numéro du mois dernier, le compte rendu des séances qui eurent lieu à Londres avec les médiums Husk, Craddock et Williams, séances dont l'énoncé me parut tellement convaincant que, profitant de quelques jours de vacances, je décidai d'en vérifier *de visu* l'exactitude.

Je quittai donc Paris le 17 août dernier, passai en Flandre chercher un ami, homme mûr ayant beaucoup étudié les questions psychiques, observateur froid et plutôt sceptique.

Nous arrivâmes à Londres le 18, un dimanche, mais trop tard pour pouvoir organiser une séance pour le soir même. Rendez-vous fut donc pris avec M. Husk pour le lendemain soir.

La séance devait avoir lieu chez M. Watts, secrétaire de l'Association Spiritualiste de Marylebone Londres, chez qui nous étions descendus, et qui, très aimablement, en bon spiritualiste, avait mis sa maison et sa personne à notre disposition afin d'aplanir les milles petites difficultés qui assaillent les nouveaux arrivants.

La séance devait avoir lieu dans le grand salon du premier étage. Mon-

sieur Watts procéda lui-même à l'aménagement : calfeutrage des fenêtres, et déplacement de meubles inutiles.

Je vérifiai tout, nul recoin n'échappa à mon investigation ; je « sonnai » les murs et le plancher, toutes les armoires furent visitées puis fermées à clef. Les fenêtres étaient garanties extérieurement par de lourds volets de bois maintenus par des barres de fer. Intérieurement, des rideaux d'étoffe noire avaient été tendus et fixés aux chambranles.

Presque au centre de la pièce, une lourde table de chêne massif, mesurant environ 1 m. 70 de diamètre. Autour, de simples chaises pour le médium et les assistants.

Sur la table, deux boîtes à musique, à barillet, une grande et une petite ; un porte-voix, plutôt un simple tube de carton, d'environ 50 centimètres de longueur ; un instrument à cordes des plus rudimentaires, composé d'une boîte en bois de 60 c/m $\times$ 15 c/m, avec des cordes tendues intérieurement dans le sens de la longueur ; fixé sous la boîte, un petit morceau de carton phosphorescent permettra aux assistants de suivre l'instrument dans ses évolutions aériennes.

Deux écrans lumineux complètent cet outillage ; ils ont été décrits dans mon article précédent. Ces écrans, d'environ 30 c/m $\times$ 20 c/m, sont munis d'une poignée en zinc ou en carton.

Je donne ci-contre un plan approximatif de la salle de séance. On y remarquera deux chaises, de chaque côté du piano ; ces chaises sont coincées à force entre l'instrument et le mur, de façon à supprimer tout passage derrière le piano.

M. Husk arrive bientôt, accompagné de sa nièce, jolie fille de dix-huit à vingt printemps, qui veille sur son oncle avec une douce sollicitude.

Le médium doit être âgé de cinquante ans environ. Il est de taille moyenne, cheveux et moustache grisonnants, physionomie calme et extrêmement sympathique. Il est presque complètement aveugle, à la suite de l'accident survenu il y a quelques années au cours d'une séance.

Sont présents, et assisteront à la séance :

M. Husk ;

Miss Stepney, nièce du médium ;

M. Watts, notre hôte ;

M^{me} Watson, femme charmante et excellente spirite ;

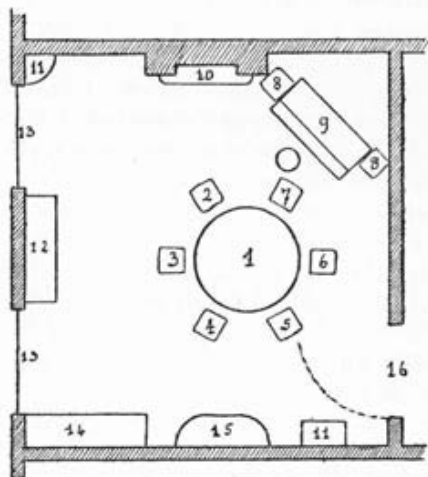
M. V..., mon ami ;

Votre serviteur.

Nous montons de suite au salon, et chacun s'étant placé (voir plan), j'éteins le gaz, je ferme la porte à clef, et je mets la clef dans ma poche, attachée à mon trousseau. Je me suis assuré que la manœuvre de la serrure fait suffisamment de bruit pour être entendue, au cas peu probable où l'on

essayerait d'ouvrir la porte au moyen d'une seconde clef, d'ailleurs inexistante.

Avant de donner l'énoncé des phénomènes intéressants qui se produisirent au cours de cette séance, voici la liste des « Esprits Contrôles » qui accompagnent toujours le médium, et exécutent les manipulations fluidiques nécessaires à l'obtention des phénomènes.



Échelle : 1/2 m par mètre

1 Table - 2 M. Husk. - 3 Miss Stepmey - 4 Mme Watson - 5 M. Aylmer
6 M. Watts - 7 M. V - 8 Chaises - 9 Piano - 10 Cheminée -
11 Tables - 12 Armoire-lit - 13 Fenêtres - 14 Divan -
15 Étagère - 16 Porte.

John King. Chef contrôle. Était de nationalité galloise. Connus sous le nom de Sir Henry Morgan. Gouverneur de la Jamaïque en 1670. A vécu longtemps aux Indes.

Oncle Muller et son neveu Christophe. De leur vivant, prêteurs sur gages, établis à Londres sous le règne de Georges I^{er}.

Joey Grimaldi. A sa dernière incarnation, clown dans un cirque de Londres. Issu d'une branche cadette de la famille du prince de Monaco. Décédé à Londres en 1837.

Il y eut aussi un certain Ebenezer, mais je n'ai aucun détail sur son identité.

Inutile de dire que l'identité de tous ces personnages a été vérifiée depuis longtemps, et reconnue exacte en tous points. Ils ont tenu, au début de la médiumnité de M. Husk, à fournir eux-mêmes des preuves d'identité qui ne pouvaient laisser place à aucun doute.

Nous voici donc dans l'obscurité complète, tous assis autour de la table, les mains posées dessus, et serrant les mains des voisins. Nous parlons de choses et d'autres, non pas que nous ayons rien de spécial à nous dire, mais parce que, paraît-il, les vibrations de la voix sont indispensables à la production des fluides nécessaires.

Nous chantons même en chœur quelques couplets, qui paraissent activer considérablement le travail fluidique. En effet, les bras du médium sont agités de secousses violentes et de tremblements convulsifs ; de vagues bruits se font entendre au-dessus de nos têtes, et nous sentons tous comme des courants d'air glacé nous passant sur les mains et sur toute la partie supérieure du corps. Nous voyons également de petits points lumineux se mouvant au-dessus de nos têtes.

Ces débuts sont assez impressionnants pour qui n'a encore jamais assisté à une séance de matérialisations. J'avoue que j'éprouve une vague appréhension.

Cette impression est purement morale ; je ne suis pas nerveux, mon esprit est absolument libre, et j'analyse mes propres impressions. Toutefois les sens de l'ouïe et de la vue sont tendus, hyperesthésiés même, j'entends les respirations des assistants, et une mouche qui vole me produit l'effet d'un gros bourdon.

Je crois d'ailleurs être le seul à ressentir cette impression désagréable, qui ne dure pas longtemps. Comme je m'habitue à l'obscurité, elle fait place à un sentiment de calme et de sécurité. Toutefois, la tension des facultés auditives et de la vue se maintiendra jusqu'à la fin de la séance.

Je prie le lecteur de m'excuser si j'ai insisté un peu longuement sur l'analyse de mes propres impressions. Il est vrai que celles-ci doivent varier considérablement d'un individu à un autre, et dépendent également des dispositions générales, de l'état nerveux et moral du percipient, et enfin du plus ou moins grand degré d'épuration des fluides. (Ceci dit pour les sensitifs).

Mais voici des voix, voix d'hommes paraissant assez éloignées, mais qui se rapprochent graduellement et semblent finalement émaner d'au-dessus du centre de la table.

Ces voix, presque toutes un peu nasillardes (au début), sont facilement reconnaissables. Mon voisin me dit que ce sont celles de Joey, de l'oncle et de Christophe.

Ils nous souhaitent à tous la bienvenue, parlant souvent ensemble. Ils

interpellent chacun par son nom, lui demandant des nouvelles de sa santé et de ses amis.

L'oncle dit à Christophe de remonter la boîte à musique. Le neveu obéissant s'attaque à la petite boîte, mais se trouvant à son aise pour exécuter cette tâche, il prend la boîte, l'enlève par-dessus nos têtes, et la dépose par terre, près de la fenêtre. Là, le mouvement est remonté par une main sans doute fort bien matérialisée, les engrenages grincent et nous craignons pour la solidité du ressort intérieur.

Christophe ne veut pas se charger de la grande boîte ; elle comporte, nous dit-il, un système de remontage breveté, et il a peur de tout casser. Ces paroles attirent sur lui une avalanche de lazzis de son ami Joey, qui est plein d'esprit, et entame de temps en temps avec moi une conversation animée et gaie, mais très correcte, sans jamais un mot trivial ou une expression douteuse.

Oncle Muller nous parle aussi souvent, et servira de porte-paroles aux entités qui se présenteront et ne pourront parler.

Mais la conversation faiblit, et comme la boîte à musique vient de s'arrêter, l'instrument à cordes est saisi par Joey, qui exécute un petit air sans une fausse note. L'instrument n'est plus sur la table, il se promène en l'air, il va et vient rapidement à la façon d'un papillon, et touche souvent le plafond. Nous le suivons facilement dans sa course, grâce au morceau de carton phosphorescent fixé dessous.

Puis il se dirige vers le mur, nous entendons un bruissement puis l'air s'arrête, peut-être une seconde, pour reprendre aussitôt, mais cette fois de l'autre côté du mur. La dématérialisation et la rematérialisation ont été pour ainsi dire instantanées. Après s'être bien promené du haut en bas de la maison, Joey revient, jouant toujours, et laisse tomber sa guitare avec force, sur la table, au milieu de nous, sans souci de sa fragilité.

Nous ne sommes décidément pas sous l'empire de la suggestion, et Joey veut m'en donner une preuve certaine. Il me dit : « Vous allez voir comme je vais vite ; je vais poser l'instrument sur votre tête, puis frapper le plafond, puis le faire redescendre. » Il tient sa promesse et les trois coups, deux sur ma tête et un au plafond, sont tellement rapides que j'ai de la peine à les distinguer. Me souvenant de la façon délicate (!) dont Joey avait posé (!!) l'instrument sur la table au retour de sa petite expédition, je me méfiai un peu de cette acrobatie ayant ma tête comme point de départ et d'arrivée. Je fermai les yeux, m'attendant à voir « trente-six chandelles » plus ou moins fluidiques, mais, à ma grande stupeur, et malgré la rapidité d'exécution, le contact tant redouté fut plutôt une caresse qu'un choc.

Mon ami M. V... eut une expérience du même goût. Christophe ne trouva rien de mieux que de caresser le lorgnon de mon ami avec la boîte à musi-

que, d'une façon si délicate que le lorgnon ne dévia pas d'un millimètre.

C'est à ce moment que se produisit un petit incident comique, et que je tiens à conter, car il démontre bien la réalité des phénomènes.

Depuis quelques instants, ma narine droite était désagréablement chatouillée par un poil de ma moustache qui s'y était introduit inopinément. Les petites causes ont parfois de grands effets, et la situation devenait tout à fait intolérable. Ne pouvant retenir plus longtemps un éternuement qui eût certainement produit un effet déplorable, j'inclinai ma tête au niveau de ma main droite, posée sur la table, et avec mon pouce déplaçai le poil perturbateur.

Cette petite opération était passée totalement inaperçue de mes voisins, mais pas de l'oncle Muller, qui m'interpella aussitôt : « Qu'y a-t-il, monsieur Aylmer, voulez-vous que j'aie vous aider ? » Et je sentis aussitôt l'extrémité du porte-voix en carton qui me frottait le nez, de bas en haut, au grand amusement des trois contrôleurs, et du mien.

Passons maintenant aux choses plus sérieuses.

Les conversations vont leur train, quand tout à coup elles s'arrêtent net. A environ 50 centimètres au-dessus de nos têtes, se balance une petite croix fort jolie et très lumineuse formée de six petites lumières. Elle peut avoir 6 centimètres de hauteur, sur 4 de large, et s'abaisse successivement au-dessus de chacun de nous. En même temps, une voix très nette mais tremblant légèrement se fait entendre, et semble partir d'au-dessus du centre de la table. C'est le Cardinal N... qui nous donne sa bénédiction en latin, il agit ainsi à chacune des séances de Husk, me dit mon voisin.

Je ne donne pas ici le nom de ce vénérable ecclésiastique, car les preuves d'identité ne sont pas absolues, et il est inutile de mêler sans raison majeure ce nom connu et vénéré aux phénomènes que je vais décrire.

Vient le chantre du Cardinal qui entonne un *Gloria in excelsis* d'une voix très forte. Comme nous en reprenons en chœur la suite, un ténor et un autre chanteur à la voix de basse, se joignent à nous, leur voix est superbe. Mon voisin me dit que le ténor est Maas, et la basse : Lablache, célèbre chanteur napolitain d'origine française, mort en 1858.

Mais tous ces phénomènes ne sont que des préliminaires, ayant surtout pour but de renforcer et de centraliser les fluides. On attend John King, le chef contrôle qui préside aux matérialisations.

« Il arrive, le voilà ! », nous dit Joey. En effet, une voix très forte, bien timbrée, se fait entendre au milieu de nous. « God bless you, my friends », tel est le salut de John. Puis il attire la bénédiction de Dieu sur chacun de nous, séparément, en ajoutant quelques mots aimables à notre intention.

Le travail sérieux va commencer. John ordonne tout son monde d'un côté du cercle. En effet, pour les matérialisations les fluides nécessaires

seront pris aux assistants placés d'un seul côté de la table, l'autre moitié se reposant pendant ce temps. Quand un groupe sera épuisé, l'oncle, le neveu et Joey se porteront de l'autre côté, et canaliseront de nouveaux fluides vers le médium.

Tout ceci m'est expliqué très aimablement par Joey qui ajoute que nous ne pouvons nous faire une idée de l'importance et de la complexité des manipulations que les désincarnés ont à exécuter afin de permettre à leurs frères de se matérialiser.

Un silence absolu règne parmi les assistants ; un des écrans lumineux vient d'être soulevé à environ 60 centimètres de hauteur, et nous voyons tous, éclairée par la phosphorescence livide, une belle tête d'homme, au teint mat, barbe et yeux noirs. Le haut du front est caché par un turban blanc. De même couleur est la tunique, enveloppant le torse et descendant jusque sur la table.

C'est John King, qui tient à bien se faire voir de tous. Il paraît debout, les pieds à terre, mais le corps passant au travers de la table, c'est-à-dire que nous le voyons en buste. Il fait le tour du cercle, tenant toujours l'écran lumineux au-dessus de sa tête, et tournant parfois son visage de côté, afin de se faire voir également de profil.

Ses yeux tournent dans leurs orbites, ses lèvres remuent, il nous parle, et comme il passe devant moi et me demande en français si je le vois bien, je sens sa respiration dans ma figure.

Pendant qu'il est près de moi, j'entends parfaitement, à l'autre bout de la table, la respiration haletante du médium, dont les mains, solidement tenues par sa nièce et M. V..., sont constamment agitées de violentes secousses nerveuses.

Ayant fait le tour de l'assistance, John King s'affaisse lentement dans la table. Il se dématérialise graduellement, comme descendant par une trappe. Nous ne voyons plus que la tête, qui s'enfonce à son tour, jusqu'à ce que l'écran lumineux repose sur la table. Cette matérialisation, et surtout cette dématérialisation, nous ont fort impressionnés par leur netteté.

Le silence est rompu par John lui-même, ordonnant à ses aides de prendre des fluides du côté opposé. Les matérialisations vont se succéder maintenant avec rapidité.

Devant ma voisine de gauche, apparaît un buste d'adolescent, bien formé, qui est reconnu de suite. Il dit quelques mots, incline la tête plusieurs fois, puis l'écran retombe sur la table, et tout disparaît.

L'utilité de ces écrans lumineux est incontestable, ils éclairent suffisamment pour permettre de voir les apparitions et les assistants rapprochés. Leur lumière se rapproche de la lumière fluide, elle est d'un blanc livide, qui malheureusement altère un peu les traits. Toutefois cette lumière est

encore trop vive pour les matérialisations, qui ne peuvent la supporter que quelques instants, et semblent fondre et s'estomper sous ses rayons.

Pour s'éclaircir, les entités placent l'écran soit au-dessus de leur tête, comme un chapeau, soit sous leur menton, soit enfin verticalement sur le côté de la figure. Elles le changent de place fréquemment pour bien faire voir leurs traits aux assistants.

M. V... voit deux fois une figure d'homme incomplètement matérialisée, qu'il prend pour son beau-père décédé il y a cinq ans. Une fois une autre figure, également indistincte, qui fait signe que oui quand il lui demande s'il est un ami d'enfance mort il y a trois ans. Puis une figure très distincte d'homme fortement moustachu, qu'il ne reconnaît pas. Et enfin par deux fois une figure de femme très nette dans laquelle il croit reconnaître sa mère. Elle lui parle en allemand, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire de son vivant. Une courte conversation s'engage et continue même après la dématérialisation. De plus il sent à deux reprises l'imposition de doigts sur le front dans un geste de bénédiction, la première fois deux doigts de femme, la seconde fois des doigts de femme et des doigts d'homme, ceux de son père, disent les esprits.

Il convient de noter que, surtout vers la fin, l'allemand parlé par ces entités acquiert un fort accent d'anglais. Entre les deux apparitions de sa mère M. V..., ému jusqu'aux larmes, sent des mains fouiller ses poches intérieures. C'est Joey qui annonce que la mère de M. V... lui a dit de prendre son mouchoir dans sa poche pour lui essuyer les yeux. Après la seconde matérialisation de la mère de M. V..., Joey a chanté, sur la demande de celle-ci, un air allemand : *Du, du liegst mir am Herzen*, puis : *Frère Jacques, Malbrough s'en va-t-en guerre* et *Au clair de la lune*, en s'accompagnant sur l'espèce de guitare, qu'il avait proménée d'abord, le tout avec un fort accent anglais et non sans fausses notes.

Exception faite de John King et de ses assistants, les voix des entités sont faibles, comme manquant de souffle, mais cependant très nettes, et s'entendent parfois distinctement d'une extrémité à l'autre de la table.

Une entité se présente devant moi, figure d'homme d'environ vingt-cinq ans, très nette. La tête s'incline plusieurs fois de mon côté, mais les lèvres sont muettes. Je ne reconnais pas ces traits. En réponse à ma demande, Joey me dit que c'était bien pour moi, mais qu'il ignore qui cela peut être.

Au tour de mon voisin de droite, mais l'écran me cache les traits de l'entité, et je ne puis rien distinguer.

Joey, s'adressant à monsieur V..., lui demande :

« Are you French, German or Deuch? » — Êtes-vous Français, Allemand ou Hollandais?

Mon ami répondit : « Je suis Belge, mais pourquoi cette question ?

— Parce qu'il y a ici un Mr. Justin van Maurik, rédacteur du *Weekblad voor Noorderland* (Joey épèle exactement ces mots en hollandais).

— N'est-ce pas plutôt *Weekblad voor Nederland* ?

— Oui, oui !

— Je ne connais pas M. van Maurik, mais peut-être avons-nous des relations communes ?

— C'est cela même.

— M. van Maurik ne peut-il pas se manifester directement ?

— Non.

— N'est-ce pas Justus van Maurik et non Justin ?

— Non, c'est Justin. »

Cette assertion fut vérifiée plus tard par M. V... et reconnue exacte, sauf le prénom de la personne, qui s'appelait bien réellement Justus et non Justin.

Je fus également comblé par mes amis de l'Au-delà, n'ayant pas eu moins de six matérialisations : deux inconnues, deux douteuses et deux très nettes dont l'identité de l'une au moins ne fait absolument aucun doute pour moi.

Ces deux dernières sont : un de mes guides, jeune moine à barbe noire en pointe, qui m'a souvent aidé de ses conseils.

Enfin, la plus probante de toutes, une amie d'enfance pour qui j'éprouvais une très grande affection, et qui fut rappelée dans l'Au-delà à l'âge de dix-sept ans. Jela reconnus parfaitement, le front et le menton étaient cachés par un châle de laine blanche identique à celui qu'elle portait la dernière fois que je la vis avant sa mort.

Ses grands yeux si doux, son nez mince, toute sa physionomie empreinte de bonté et de souffrance, étaient trop vivement restés gravés dans ma mémoire pour que le doute fût possible. D'ailleurs ses paroles, d'ordre intime, auraient suffi à me prouver son identité.

Les fluides s'épuisent rapidement, et il n'y aura plus de matérialisations. Cependant la séance continue encore pendant un bon moment.

Joey nous dit que le compositeur Liszt est là, et serait heureux de jouer un peu de piano. Pour cela il faut que le médium soit placé un peu en arrière du cercle, plus à proximité de l'instrument qui deviendra le point convergent de tous les fluides.

Mais auparavant les guides veulent nous donner une preuve de plus de la réalité des phénomènes. Pour prouver que le médium est toujours bien à sa place, et n'a pas bougé, M. V... est autorisé à rompre momentanément la chaîne, et à tâter le bras du médium jusqu'à l'épaule. Mon ami agit ainsi, et nous certifie que c'est bien M. Husk qui est là.

Le médium est ensuite tiré en arrière avec sa chaise, par Joey et l'oncle Muller, qui doivent émettre une force assez considérable, leur fardeau étant

dans une transe complète, et ne pouvant nullement s'aider de lui-même.

Nous entendons alors une jolie mélodie, assez longue, certainement très bien exécutée, mais qui cependant n'est pas comparable à ce que j'ai entendu avec le médium Aubert.

Il est vrai que les conditions ne sont pas les mêmes. Avec M. Aubert, les entités agissaient sur les muscles du médium, qui inconsciemment fournissait sa propre force vitale. Tandis qu'ici il n'y a pas d'exécutant vivant, les fluides seuls agissent sur les touches. L'exécution est donc forcément beaucoup plus difficile.

L'instrument n'est pas le même non plus. A la séance d'inauguration du Cercle Allan-Kardec, pour ne citer que ce seul exemple, M. Aubert se servait d'un grand piano à queue, élevé sur une estrade qui en augmentait encore la sonorité. Ici, un simple piano droit, isolé du parquet par un épais tapis. L'amplitude des sons s'en ressent évidemment.

A peine la dernière note achevée, nous revoyons la petite croix fluide au-dessus de nos têtes. Le Cardinal revient nous donner sa bénédiction. Il est toujours accompagné de son chantre, et le psaume est aussi apprécié que la première fois.

La séance est terminée, elle a duré exactement deux heures. Les deux Muller et Joey nous demandent si nous sommes satisfaits, puis nous disent au revoir, en nous faisant toutes sortes de recommandations pour les amis des assistants qu'ils ont déjà vus à d'autres séances.

Quand ils sont partis, je romps le cercle et vais allumer le gaz, non sans avoir demandé que personne ne bouge.

A la lumière, je constate que chacun occupe la même place qu'avant la séance. Seul le médium est éloigné de la table d'environ un mètre, mais il est hors de portée du piano, auquel il tourne le dos. Il est encore profondément endormi, et ne pourra bouger qu'au bout de dix bonnes minutes. Il ne recouvrera la plénitude de ses facultés que dans vingt ou trente minutes; je suis obligé de le soutenir pour le faire descendre à la salle à manger.

Pendant cette séance, de très nombreux petits faits se sont produits, certainement fort intéressants, mais que je n'ai pas voulu d'écrire ici car ils n'étaient pas assez nets et précis pour pouvoir être certifiés exacts. Ce sont les à-côtés des séances, phénomènes très convaincants pour l'observateur lui-même, mais dont les preuves font défaut, et qu'il est donc délicat de relater.

Deuxième séance.

Le 22 août, j'assistai à une dixième séance de M. Husk, séance publique tenue au domicile du médium, en présence de nombreux habitués.

Aucun fait nouveau ne se produisit, et j'eus à peu près les mêmes maté-

rialisations qu'à la première séance, matérialisations certainement très intéressantes au point de vue de ma satisfaction personnelle, et de la confirmation de mes observations.

Mais au point de vue purement scientifique et documentaire, les conditions étaient défectueuses, non pas que je mette en doute la réalité des phénomènes, mais j'étais trop loin du médium, et n'avais pu inspecter les lieux avant la séance. La plupart des assistants, amis de M. Husk, ont trop confiance en leur médium pour suspecter sa bonne foi.

A un moment donné, une des assistantes ayant demandé à Joey de lui faire un apport, celui-ci sortit dans le jardin, et un petit dialogue s'engagea. Joey dit : « Voilà une superbe punaise, la voulez-vous, Miss X ? ». — « Non merci, Joey, apportez-moi plutôt des graines. » Et Joey apporta les graines demandées, qu'il déposa dans la main de son amie, demandant la permission de lui donner un baiser comme rétribution de sa peine. Dans le silence et l'obscurité, ce baiser fit un bruit énorme ; ces esprits ne doutent de rien !

Après la séance, M. Husk, à qui je demandais quelques renseignements, releva la manche de sa jaquette et me montra un bracelet en fer qu'il avait au bras. Ce bracelet, de forme ovale, sans jointure ni ouverture d'aucune sorte, est trop étroit pour sortir du poignet. Il fut posé et déposé maintes fois par les invisibles, en présence de nombreux assistants, qui avaient pris la précaution de graver dans le métal des marques de repère visibles seulement au microscope, afin d'éviter une substitution de bracelet.

M. Husk est un homme extrêmement aimable, toujours très heureux d'entendre raconter ce qui s'est produit au cours de ses séances, car il n'en a pas le moindre souvenir.

Ne voulant pas abuser de l'hospitalité des colonnes de la *Revue Spirite*, je terminerai ici ce compte rendu, évidemment fort mal rédigé.

Si j'ai eu le bonheur d'intéresser quelques lecteurs, je décrirai dans un prochain article la séance fort intéressante à laquelle j'assistai chez M. Craddock, cet autre médium à matérialisations.

Je dirai également mes impressions, toutes personnelles, sur ces séances, sur la réalité des phénomènes, et les leçons que nous devons en tirer.

R. AYLMER.

(A suivre.)

Une curieuse séance de Spiritisme

Nous recevons, avec prière de le publier, ce compte rendu fort curieux que nous adresse M. Dubois de Montraynaud, à qui nous laissons toute la responsabilité des faits étranges qui se sont produits à Saumur au mois de mai dernier.

Selon sa promesse, nous serons heureux d'avoir, au Cercle Allan-Kardee, dans une séance qu'il voudra bien y offrir, à la date qu'il lui plaira d'indiquer, une réédition de ces phénomènes.

Dans son numéro du 21 mai, le *Matin* a publié sous la signature de C. Flammarion, le récit d'une guérison merveilleuse. Le cas pathologique observé était certainement justiciable de la thérapeutique ; mais en présence de la faillite de la science, la maladie aurait cédé à l'influence de la suggestion, de l'hypnotisme et du « Spiritisme ». Cette déclaration, en ce qui concerne le Spiritisme, semble même, sous la plume de l'illustre conteur, résumer la conclusion de son appréciation du phénomène extranaturel rapporté. Ce n'est du reste pas la première fois qu'en présence de manifestations étranges, le science acculée, a dû forcément attribuer à l'intervention des « Invisibles » ce qu'elle ne parvenait pas à expliquer. Mais si les scientifiques n'ont pas cru trouver dans les phénomènes qu'ils nous rapportent des éléments suffisants pour les faire conclure à la présence et à l'intervention directe des Esprits, des « Invisibles » (pour parler leur langage), peut-être seraient-ils plus affirmatifs après le récit que je vais faire des phénomènes étranges dont j'ai été personnellement le témoin, et parfois l'instigateur.

Je fus prié, un soir, de me rendre en hâte auprès d'un ami, qui, à la suite d'un dîner où on avait très légèrement parlé de Spiritisme, était tombé dans un état violent d'extériorisation, accompagné de cris sauvages, de mouvements désordonnés, au demeurant dans un état complet d'inconscience. Après d'inutiles efforts pour le ramener à son état normal, on eut l'idée que cet état qui présentait alternativement les apparences de catalepsie, d'anesthésie, d'extase, de possession et autres formes analogues, était dû à l'influence d'Esprits, et sachant que je m'intéresse volontiers aux manifestations de l'espèce, on crut bien faire en demandant mon intervention. Fort embarrassé des moyens que j'avais à prendre pour faire cesser cet état extraordinaire, je me sentis subitement comme suggestionné ; et je pratiquai sous une influence indéfinissable, avec la paume de la main, de fortes pressions de haut en bas, sur le visage du patient. Je comprimai la nuque, serrai les poignets et enfin après deux à trois minutes, je fus assez heureux pour remettre sur pieds mon jeune ami qui, revenant brusquement à lui, me témoigna son étonnement de me voir dans une société où il savait que je n'avais pas été prié.

J'eus facilement raison de sa surprise par une excuse quelconque lui laissant ignorer le vrai motif de ma présence auprès de lui ; du reste, malgré les affirmations réitérées des dix témoins de la scène, notre ami s'est refusé longtemps à croire qu'il avait été l'objet du phénomène que je viens de décrire.

Cette manifestation violente s'était produite consécutivement à des manifestations purement matérielles, telles que coups violents entendus dans le parquet, les meubles, les cloisons.

La table, toute chargée de fleurs et de cristaux, avait été violemment agitée, les serviettes lancées à la tête des convives, mais sans préjudice aucun pour la maîtresse de céans et ses invités. L'Esprit était certainement esprit badin, mais bienveillant. Tout ceci se passait en pleine lumière, en présence de dix personnes. Arrivé dans une pièce voisine, je demandai à l'Esprit de me dire qui il était. Ici également nous étions éclairés par un lustre de douze bougies électriques. A peine avais-je formulé ma demande qu'un carré de papier tombe du plafond au milieu de notre cercle ; nous lisons : *Saccacopo dit Bellacoscia*, Ajaccio, 18 avril 1869.

Je n'ai fait aucune recherche sur la sincérité de cette déclaration ; en l'espèce, je n'avais à retenir que le fait lui-même. Je remerciai l'Esprit en le priant de nous donner d'autres écritures, des dessins ; et, aussitôt volent en l'air, pour tomber à mes pieds, une théorie de 15 à 20 carrés de papier sur lesquels nous lisons : *Abusus non tollit usum — Amicus humani Generis — Auri sacra fames — Beati possidentes, caput mortuum — Ad gloriam Dei — Ad ostentationem* ; un dessin, tête de femme avec ces mots : Fatalité ! Une tête d'homme, un dessin avec triangle, branche ornée de trois fleurs et les mots : Liberté, progrès, amour, vérité. Un autre avec les mots : Mon fils, je t'aime, je suis avec toi. Ne crains pas les rieurs, ce sont des sots.

Tandis que nous examinons ces productions étranges, arrivées en pleine lumière on ne sait d'où, un invité prélude à une valse sur le piano. Deux dames se mettent en devoir de danser, mais alors, sur ma demande mentale à l'Esprit, l'une et l'autre sont fixées au sol, anesthésiées et raidies. Elles ne se ressaisissent que lorsque je les ai prises par la main.

Hypnotisme ! suggestion ! dira-t-on. Non ! car ce phénomène ne peut se produire qu'autant que je me trouve dans une ambiance fluide spéciale, constituée par la présence de deux ou trois sujets déterminés et que j'appelle à moi mon Esprit bienveillant. En dehors de ces conditions particulières, mon influence est absolument nulle.

Au surplus, dans le cas présent, le phénomène s'est produit aussi prompt que la pensée ; et, au moment précis où les danseuses étaient tirées de catalepsie, l'une d'elles, la maîtresse de céans, élégamment chaussée de bottines à dix boutons, s'est vu substituer des espadrilles algériennes dont elle n'a remarqué la présence que par l'impossibilité où elle se trouvait de danser. Vérification faite sur ma demande, on a retrouvé les bottines disparues à la place même où la camériste avait coutume de placer les espadrilles.

A la fin de la soirée qui se termina bien vite, quand la maîtresse de maison voulut remettre ses bottines pour sortir, elle constata avec joie qu'elle

était chaussée, et, par contre, que les espadrilles avaient été remises à leur place.

Nous quittons la pièce pour revenir dans la salle à manger, et là, après une série de phénomènes d'apports et de lévitations observés en pleine lumière, nous nous trouvons brusquement plongés dans l'obscurité. Chacun se porte aux issues, mais au fur et à mesure qu'une porte est ouverte sur une pièce voisine éclairée, les lumières s'éteignent dans cette pièce sans qu'il soit possible de les rallumer : les commutateurs fonctionnent, mais le courant est coupé.

J'ai recours à des allumettes bougies, et, à leur lueur, je vois un spectacle des plus étranges.

Sept sur dix, d'entre nous, sont étendus au hasard, sans connaissance et sans vie sur le parquet. Je supplie l'Esprit de me rendre la lumière, et ma demande, d'abord accueillie par des sifflets, est enfin entendue. Je puis alors constater que les phénomènes d'Extériorisation et d'Anesthésie sont des plus variés.

L'un, tel un extatique, fixe un point imaginaire dans le lointain, le désigne du doigt et manifeste son ravissement par une mimique des plus caractéristique. Rappelé à la réalité il est absolument inconscient de cet état, et voyant la jonchée de ses amis s'empresse auprès de moi pour m'aider à remettre chacun sur pieds. Un autre, entièrement possédé par un Esprit, déclame à toute voix et se livre à des mouvements oratoires d'un parfait comique, ou d'un dramatique étrange. Un autre, plongé dans un état complet de catalepsie, est allongé les bras en avant, raidis comme tout son corps. C'est avec peine que nous le remettons sur ses pieds au risque de lui briser les bras. Pour lui aussi, inconscience absolue dès qu'il est revenu à lui.

Une dame est étendue sur le tapis ; elle est secouée par un rire nerveux incoercible. Extériorisation complète qui ne cède qu'aux pressions de la nuque et des poignets.

Lorsque chacun est enfin revenu à son état normal, l'impression générale est un sentiment de lassitude que l'on s'empresse de corriger par un cordial. Mais, chose étrange, au moment même où la personne de service me présente le flacon bienfaisant, elle demeure, en dehors de toute intervention mentale de moi, comme pétrifiée dans son attitude d'échanson, la face inerte, le flacon à la main, le bras raide ; une passe sur le visage la ramène à elle, la laissant, comme toujours, dans la plus parfaite inconscience du phénomène dont elle vient d'être l'objet.

J'ai fait à cette occasion une remarque dont la science ou la pathologie pourrait sans doute donner la raison : c'est que les sujets qui sont frappés d'anesthésie, de catalepsie ou de tout autre état similaire rapporté plus haut, perdent instantanément leur température normale qui s'abaisse sensible-

ment de plusieurs degrés. Mais il suffit de quelques secondes pour rétablir l'équilibre, dès que l'état particulier qui l'avait détruit a cessé.

Je termine ce récit fantastique, au cours duquel j'ai dû nécessairement négliger de relater nombre d'autres phénomènes ayant présenté le même caractère, pour ne retenir que les deux suivants qui, par leur étrangeté et leur invraisemblance, paraissent établir, sans qu'il semble possible de le contester, la présence et l'intervention de l'Esprit, de l'invisible.

A un moment donné, la lumière s'éteint, sans qu'il nous soit possible de la rallumer, et aussitôt nous entendons tous la voix de l'un des nôtres qui appelle la maîtresse de maison et moi. La voix sortait, à ne pas en douter, d'une vieille armoire normande qui était dans un coin de la pièce.

Les commutateurs fonctionnent, mais le courant électrique est coupé, nous avons recours aux allumettes, à la lueur desquelles nous pouvons scruter l'intérieur de l'armoire ! rien !.. mais à peine les portes du meuble sont-elles refermées que la même voix se fait entendre sur un mode plus élevé accompagné de coups violents frappés sur les parois intérieures de l'armoire.

Nouvelle vérification, même résultat. Je supplie l'Esprit de nous rendre la lumière ; il s'y refuse d'abord et ce n'est que sur nos instances répétées que la lumière reparait enfin. Alors, nous constatons la disparition de l'un de nous, de celui-là même dont tous nous avons entendu et reconnu la voix dans l'armoire.

Je dois faire remarquer ici que l'armoire dont il est question n'était point scellée au mur et qu'à l'instar des autres meubles elle pouvait être déplacée ; elle n'avait donc aucune communication avec le mur d'appui et ne dissimulait aucune porte pouvant faire communiquer la pièce où elle était installée avec une pièce voisine.

Nous nous trouvons alors en pleine lumière, ce qui permet à chacun de se mettre à la recherche de notre disparu. Nous fouillons de la cave au grenier pendant au moins dix minutes : peines perdues ; nous ne trouvons rien, pas plus que les personnes de service étrangères à notre réunion qui s'étaient jointes à nous dans nos recherches ; et cependant nous entendons toujours les appels dans l'armoire. Tous les témoins de cette scène étrange, moi seul excepté, témoignaient de leur inquiétude. J'avais la certitude qu'aucun mal ne serait fait au disparu, mais cédant aux instances de tous, je prie l'Esprit de nous le rendre, et au même instant, les lumières s'éteignent à nouveau, les coups redoublent dans l'armoire que nous vérifions encore à la lumière de nos allumettes, sans résultat comme précédemment. Enfin, après quelques secondes d'attente, la lumière apparaît spontanément et, à notre grande surprise, nous retrouvons au milieu de nous notre disparu qui nous semble tout surpris de nous trouver tous debout, groupés auprès de l'armoire où nous le croyons enfermé. On l'interroge ? Étonnement ! il ne sait rien ; puis

subitement frappé d'une suggestion qui nous est parfaitement étrangère, il nous fait le récit d'une soi-disant promenade qu'il vient de faire dans le jardin. Vérification faite auprès des personnes de la maison, étrangères à notre groupe, il n'avait paru ni au jardin, ni dans aucun autre endroit de la maison et des communs où nous l'avions tous cherché.

Dans ce phénomène bien extraordinaire, bien extra-naturel, j'observe deux particularités, la disparition du sujet d'abord, et ensuite la suggestion dont il est l'objet, et dont il serait intéressant de demander raison à la science.

Nous étions à peine remis de notre émotion que les lumières s'éteignent à nouveau. A tâtons, je me dirige vers le commutateur que je veux prendre mais je sens une main me saisir le poignet; je me défends; l'autre poignet est saisi à son tour, et au même instant je me sens enveloppé dans un linge qui me capuchonne; j'appelle à moi, je fais un suprême effort pour me dégager et je puis à mon tour saisir les poignets de mon adversaire qui m'entraîne vers la porte. Mais à peine avons-nous franchi le seuil, l'un entraînant l'autre, que, malgré mon étreinte désespérée, la lumière se faisant brusquement, je ne puis retenir mon adversaire qui disparaît à mes yeux et aux yeux des personnes que mes cris et le bruit de la lutte avaient groupées autour de moi.

Nous croyons reconnaître le valet de chambre. On se précipite à sa recherche et on le retrouve enfin dormant dans son lit, dans une pièce située dans un pavillon éloigné à l'extrémité du jardin. Réveillé et interrogé par nous il ne pouvait pas comprendre les motifs qui avaient pu nous faire violer son domicile.

Enfin au moment de quitter la maison, de violents coups sont frappés dans l'armoire dont j'ai déjà parlé. Nous étions alors en pleine lumière. On se hâte d'ouvrir les portes. Rien... A peine les portes étaient-elles refermées qu'une voix se fait entendre : « Vous avez voulu des phénomènes extraordinaires, vous en avez eu; maintenant vous pouvez être rassurés, je m'en vais ». A partir de ce moment, tout rentra dans le calme.

Les scientifiques trouveront-ils dans ce récit des particularités intéressantes à retenir, ou préféreront-ils, à bout d'arguments, me donner des démentis sans fondements et crier à l'hallucination? à la jonglerie? à la mystification? C'est possible? Notre témoignage peut être opposé à leurs dénégations systématiques; et je suis disposé, à l'occasion, à faire en les rééditant, la démonstration pratique des faits que je viens de relater.

Au surplus je ne serai pas longtemps à leur faire connaître d'autres manifestations spirites, encore plus suggestives, plus étranges, dont j'ai été, en nombreuse compagnie, le témoin parfois, et parfois aussi l'instigateur.

Mai 1907.

M. D. DE M.

Ancienne Séance

Nous recevons de notre excellent collaborateur Algol, et sommes heureux de la publier après l'intéressant récit de M. Aylmer, la narration véridique et doublement attrayante d'une séance de 1881, de vingt-six ans.

Tout s'y manifeste d'une façon étrange et semblable et la présence de deux témoins encore de ce monde, Algol et le Dr Baraduc, nous en démontre la parfaite authenticité.

Si les médiums anglais, qui ont vieilli sans perdre rien de leurs facultés natives d'autrefois, consentaient à venir en France, ils trouveraient, au Cercle Allan-Kardec, l'accueil le plus cordial et ils attireraient beaucoup de visiteurs qui leur accorderaient la bienveillance et le respect dû à leur pouvoir.

— De Pau, j'ai reçu du Docteur et de Lady Speakman une lettre qui remonte à deux ans et qui offre à l'un de ces médiums, Husk, Eldred ou Williams de le défrayer des dépenses que lui coûterait son voyage en France.

Merci à notre ami Algol de son intéressante communication.

L. D.

UNE SÉANCE A PARIS DU MÉDIUM HUSK EN 1881.

En lisant l'autre jour, dans le dernier numéro de la *Revue*, l'intéressant article consacré par M. R. Aylmer à trois médiums anglais, j'ai été particulièrement frappé de certains détails concernant le médium Husk, et il m'est revenu à la mémoire que j'avais autrefois assisté à une séance des plus remarquables donnée par un médium anglais presque aveugle au siège de l'ancienne Société Spirite, 5, rue Neuve-des-Petits-Champs à Paris. J'avais été si vivement impressionné par les phénomènes extraordinaires observés que, le soir même, après la séance, aussitôt rentré chez moi, j'avais jugé à propos d'écrire, pour le conserver, un compte rendu aussi fidèle que possible de la séance, pensant que sa communication pourrait avoir tôt ou tard son intérêt.

J'eus l'occasion, il y a quelques années, d'en parler à des amis et notamment à M P.-G. Leymarie qui m'engagea à le publier ; mais, comme on ne parlait plus du médium Husk, je préférai attendre un moment propice, sans penser, bien entendu, que ce moment ne se présenterait pour moi qu'au bout de vingt-six ans, — plus d'un quart de siècle ! C'est, en effet, après ma lecture de l'article en question, que je m'avisai de fouiller dans mes papiers, et que je retrouvai une note soigneusement pliée et datée, et relatant une séance donnée, à n'en pas douter, par ce même médium Husk.

J'avais oublié certains détails et ne fus pas peu surpris de retrouver, parmi les noms des assistants, celui du D^r Baraduc, dont le témoignage pourrait, je crois, être invoqué s'il était nécessaire.

Voici textuellement ce compte rendu, qui aura peut-être ce double avantage de prouver aux médiums étrangers qu'on sait, en France, conserver le souvenir de leur passage et des manifestations produites avec leur concours, et d'appuyer les démarches qu'avec raison on veut tenter notamment auprès des médiums Husk, Craddock, et Williams, pour les décider à venir nous rendre visite.

Paris, 1^{er} décembre 1881. — J'arrive à huit heures et quart du soir, l'heure du rendez-vous, rue Neuve-des-Petits Champs, 5, au premier. Je visite le salon où doit avoir lieu la séance. Une table en fer à cheval occupe le centre de cette pièce. Sur cette table, pas de tapis, mais quelques objets, parmi lesquels je remarque une grosse boîte à musique, un timbre à remontoir, une clochette, un porte-voix en carton, des grelots, une sorte de sonomètre ou de boîte à violon munie de cordes métalliques, et rendant, au moindre attouchement, des sons d'une grande douceur. Derrière la table et adossé au mur se trouve un piano dont le clavier est fermé.

Le nombre des assistants est limité à onze, sans compter le médium et un jeune homme qui lui sert d'interprète. Nous prenons place autour de la table. Le médium Husk arrive conduit par son interprète. Je dis « conduit », car le médium est, pour ainsi dire, aveugle. Tout en distinguant vaguement les objets qui sont devant lui, il n'est pas capable de se guider. On le fait asseoir dans un fauteuil vers le milieu de la table ; l'interprète se place en face et se trouve séparé de lui, d'un côté comme de l'autre, par cinq ou six personnes : il lui est par conséquent impossible d'avoir aucun contact avec lui. Je me place à l'un des bouts de la table ; l'autre est occupé par M. le D^r Baraduc fils. Je suis séparé du médium par deux personnes seulement. J'observe attentivement ce dernier. C'est un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, d'une taille ordinaire ; ses lèvres sont ombragées d'une moustache noire. Ses yeux à demi éteints donnent à sa figure pâle et amaigrie une teinte de mélancolie qui le rend très sympathique.

Moi qui suis un des habitués de la maison, je ne reconnais dans l'assistance que deux personnes : les autres me sont inconnues. Plusieurs sont ici pour la première fois. Il y a là des spirites, des sceptiques : tous, je crois, sont là en simples observateurs. Le médium doit être tenu pendant toute la séance par deux personnes. L'une est un jeune homme, M. W..., spirite, qui n'est pas convaincu par ce qu'il a déjà vu une seule fois ; il veut être sûr qu'il n'est pas le jouet d'une illusion et demande à tenir lui-même le médium afin de s'assurer constamment de sa présence et de son absolue passivité. L'autre

personne est un expérimentateur qui n'a aucune idée du spiritisme et qui se propose simplement d'observer : c'est un journaliste, M. V. du B..., ancien sous-préfet, actuellement rédacteur du *Moniteur Universel*. Comme il y a trois portes dans le salon, il va lui-même les fermer et met les clefs dans sa poche. Tout le monde se convainc qu'aucun truc n'est dissimulé nulle part. On éteint le gaz, mais on garde sur la table une bougie allumée dans son flambeau de porcelaine.

Nous faisons la chaîne, c'est-à-dire que nous nous tenons tous, le médium compris, par la main ou plutôt par le petit doigt. Nous formons comme une batterie électrique, qui doit charger le médium de nos fluides pour concourir à la production des phénomènes.

La boîte à musique est placée devant moi, avec consigne de la remonter de temps en temps. Je suis le seul qui soit autorisé à rompre la chaîne — pour un très court instant seulement ; — les autres doivent tenir leurs mains unies jusqu'à la fin de la séance. Les hommes forment la majorité de l'assistance : il n'y a que quatre dames. Les phénomènes ne pouvant être obtenus que dans la plus complète obscurité, on souffle la bougie. Je fais jouer la boîte à musique, puis nous chantons en chœur quelques refrains bien connus, ce qui a pour but d'accorder pour ainsi dire les pensées de tous les assistants, d'unifier la force qu'il s'agit de donner au médium, force nécessaire au développement de la manifestation attendue.

Deux esprits répondent habituellement aux évocations du médium : l'un se nomme « Irrésistible », l'autre « John King. » La première manifestation se fait quelque peu attendre, mais au bout d'une demi-heure à trois quarts d'heure, certains symptômes annoncent son approche. Le médium est pris de tremblement. Il est de plus en plus agité ; enfin, il tombe à la renverse sur le fauteuil et s'endort.

A ce moment, et au-dessus de la tête du médium, on entend une voix gutturale dont aucune expression ne peut rendre l'effet étrange. Cette voix s'exprime en anglais. Elle ne part pas d'une poitrine humaine. Son timbre est absolument déformé. L'interprète traduit les paroles prononcées : c'est « Irrésistible » qui s'annonce. Il demande qu'on chante encore. La chanson qu'il préfère c'est « Au clair de la lune ». Il y a donc au milieu de nous une entité nouvelle, douée de sentiments humains. On ne la voit pas, mais on l'entend distinctement, on sent sa présence. L'air de la salle, qui s'était échauffé, s'est soudain rafraîchi, ainsi que chacun le constate. Bientôt les deux personnes les plus rapprochées du médium, à sa gauche et à sa droite, et qui lui tiennent toujours les mains, déclarent qu'elles se sentent frappées plusieurs fois sur les épaules et sur la tête.

L'esprit s'est fortifié. Le voilà sur la table, à ce que l'on devine. Il déplace le sonomètre : on l'entend distinctement tourner les clefs de cet instrument

pour le régler, puis il lui fait rendre de mélodieux accords. Il va ensuite successivement agiter la clochette et remonter le timbre. Ses mouvements sont assez vifs pour que les visages des assistants ressentent nettement les déplacements d'air qui en résultent. Il reprend le sonomètre qu'on entend bientôt s'enlever de la table : cet instrument voltige littéralement au-dessus de nos têtes en rendant des sons d'une beauté merveilleuse. C'est inouï. Assurément nous ne sommes pas les jouets d'une illusion, car on a eu soin, avant la séance, d'enduire le dessous du sonomètre d'une matière phosphorescente qui permet de constater son déplacement dans l'espace. Cette promenade aérienne, ces sons mélodieux qui tantôt s'éloignent et tantôt se rapprochent, ont quelque chose d'étrange et de déconcertant.

Le sonomètre vient se replacer sur la table. C'est maintenant le tour de la boîte à musique. Cette boîte énorme qui pèse de 30 à 40 kilos (après la séance je l'ai moi-même soulevée et j'ai eu de la peine à la tenir à deux mains) s'envole comme une plume. Elle était devant moi : je la cherche en vain. On entend l'esprit qui la dépose doucement sur le parquet, l'ouvre et la remonte avec vivacité. Après cela, tandis que, placés à une distance d'au moins un mètre du piano, — je parle des plus rapprochés, — nous continuons à faire la chaîne, cet instrument est ouvert, et, en même temps que joue la boîte à musique, les touches d'ivoire, comme maniées par un puissant artiste exécutent un merveilleux accompagnement.

On entend refermer le piano et sur son couvercle se poser la boîte à musique. Ma surprise est à son comble ; et je demande à mes voisins si réellement ils ont bien toujours tenu et tiennent encore bien les mains du médium, ce à quoi ils répondent affirmativement. D'ailleurs, il lui eût été impossible, l'eût-on lâché, de faire, — même en quittant son fauteuil, — toutes ces opérations avec autant de célérité et de surprenante adresse. En dehors du bruit des objets remués, aucun bruit humain.

L'esprit revient sur la table. Il en fait le tour, on sent son approche quand il passe, comme celle d'une personne vivante mais invisible. Il touche plusieurs assistants. A tous il dit en passant : « Bonjour monsieur ou madame », suivant la personne à laquelle il s'adresse. Il me touche la main droite : je sens la pression comme d'un objet plat qui serait en caoutchouc, ni chaud ni froid.

Arrive l'esprit « John King ». Il semble qu'il ait pris le porte-voix de carton, car on entend une grosse voix qui vient nous saluer d'un « Bonjour, messieurs ; bonjour, mesdames ». Cette fois la voix est franche. Elle fait le tour de la table, et s'adressant à chacun de nous, nous dit : « Dieu vous bénisse, monsieur ou madame », à quoi nous répondons, « merci », les uns en anglais, les autres en français.

La manifestation touche à sa fin. « Irrésistible » nous annonce qu'il va

bientôt nous quitter, mais, auparavant, qu'il va encore faire quelque chose. Il fait dire au journaliste qui tient le médium de bien vouloir se mettre debout. Celui-ci se lève en tenant toujours la main droite du médium. Le jeune homme qui tient la main gauche reste assis. Tout d'un coup ces messieurs sentent le médium qui, toujours assis dans son fauteuil, s'élève au-dessus du sol. Médium et fauteuil ne tombent pas, mais sont posés délicatement sur la table. La voix d' « Irrésistible » se fait entendre au-dessus du médium : elle semble venir du plafond. Elle nous fait ses adieux, puis, plus rien : la manifestation est terminée.

On rompt la chaîne. Un des assistants allume la bougie restée sur la table. Tous alors nous voyons le médium assis et endormi, la tête pendant sur un des bras du fauteuil. Le fauteuil est placé sur la table tourné exactement dans le sens inverse de celui qu'il occupait au début de la séance. La boîte à musique est sur le piano, bien au milieu et fermée. Le piano est également fermé. Je rapporte à grand'peine la boîte à musique sur la table.

Le médium s'éveille. On le descend : il est couvert de sueur et fait peine à voir.

Quelques instants après il se remet cause, et un sourire vient un instant, épanouir sa figure attristée.

Quelques remarques. En comparant ce compte rendu à la note de M^{me} de B... de juillet dernier, on voit que les esprits qui assistent le médium Husk ont toujours la même tendance aux manifestations musicales et dans des conditions presque identiques, c'est-à-dire compositions impressionnantes et instruments voltigeant au-dessus de la tête des assistants.

L'état de transe se présente également le même chez le médium qui, après les phénomènes terminés reste encore endormi et ne revient à lui que peu à peu.

En 1881, nous n'avons en dehors des « voix » d' « Irrésistible » et de « John King », — que nous ne voyons d'ailleurs pas, — que des manifestations d'ordre purement physique, celles qui étaient principalement recherchées par la majorité des témoins, ou sceptiques ou incrédules.

Nous retrouvons, en outre, autour du médium le même « John King », saluant les assistants de la même façon.

Enfin, dans le cas qui nous occupe, nous avons un exemple frappant de l'heureux et utile développement de la médiumnité, lorsqu'elle est sagement pratiquée ; et nous pouvons reconnaître une fois de plus que cette faculté ne peut nuire à la santé du médium, à la condition expresse que celui-ci n'en abuse point, ni que les expérimentateurs qui l'entourent ne cessent d'observer scrupuleusement les règles qui régissent l'usage de ladite faculté.

ALGOL

Cercle Allan-Kardec

J'entends dire autour de moi : « Que se produit-il de curieux au Cercle international de la rue Saint-Jacques ?... Pas grand'chose ! » Des dames du « monde, des messieurs, des visiteurs étrangers viennent aux réunions matinales des mardis, jeudis et samedis, causent, font les beaux esprits, mais de phénomènes... on n'en voit guère ! »

A cela je répondrai : C'est déjà quelque chose de posséder un lieu choisi où des spirites bien élevés peuvent se réunir, et lorsque le Cercle fut fondé il n'eut d'autre base que celle-là : savoir où se rencontrer autre part qu'à la Librairie Spirite où l'accueil fut toujours cordial mais où l'on était bien à l'étroit.

On réclame maintenant des séances intéressantes, nombreuses, mais les médiums sont rares, ils sont timides, ils sont pauvres pour la plupart et ne disposent pas toujours du temps qu'on leur demande pour développer des facultés latentes. Nous avons créé une salle de conférences qui peut contenir deux cents auditeurs, mais les conférenciers sont comme les médiums, ils se font rares, ils attendent.

Patience, mes amis, un cercle philosophique ne saurait ressembler à un casino où l'on joue, où l'on boit, où l'on fume et où l'on danse... où l'on s'amuse, pour dire le mot.

Au Cercle Allan-Kardec, de nombreuses séances ont eu lieu le soir et le silence fait autour de ces réunions d'études psychiques prouve que les membres du Comité attendent que les résultats soient réellement de nature à attirer les témoins délicats et défiants.

Faire de la réclame est inutile et serait prématuré. Quand les faits parleront d'eux-mêmes, les visiteurs ne manqueront pas, soyez-en bien convaincus et chaque spirite amenant un ou deux amis, notre cercle aura bien vite la valeur qui lui est réservée, n'en doutez pas.

Emplir les salons modestes qui servent aux séances encore intimes, agglomérer des invités dans notre belle salle de conférences sont choses faciles, mais renvoyer ces amis satisfaits c'est là notre devoir. Pourtant, avec l'autorisation des membres d'un groupe qui se réunit très assidûment chaque semaine, je consens à soulever le voile et à dire aux lecteurs de la *Revue* ce qui s'y est passé à la dernière séance ou à l'une des dernières, et pour ne rien ajouter ni retrancher, je copie purement et simplement le compte rendu remis au président, le commandant Martin, qui s'efface ici devant le rédacteur en chef.

Séance du 31 août. Groupe du samedi.

A cette séance étaient présents : M^{mes} Monroc, Bara, Bacon, Rigaud, M^{me} Rigaud, MM. Mullatier, Rigaud, Bara, le jeune médium M... et deux dames médiums.

La salle était éclairée à la lumière rouge. Les assistants faisaient la chaîne, tenant les mains des médiums. M. Bara, en dehors du cercle, faisait entendre du violon. A un moment il joua d'inspiration l'air de *Mireille* « Anges du Paradis » ; on entendit alors une voix inconnue et discrète fredonner ce morceau.

Des coups furent frappés dans une table sans contact, et dans le parquet.

Le jeune homme médium, endormi dès le début de la séance, se leva en une incarnation, vint occuper le centre du cercle devant M^{me} Bara à qui il fit une communication exacte d'ordre intime. Après un balancement du corps de quelques secondes il s'éleva de trente centimètres environ.

M. Mullatier s'assura qu'il avait bien quitté le sol, en passant sa jambe au dessous des pieds du médium tandis que M^{me} Rigaud, beaucoup plus grande que le médium, et placée près de lui, était obligée de lever la tête pour voir son visage. Cette lévitation se renouvela deux fois.

Dans le courant de la séance des formes fluidiques furent visibles pour tous les assistants.

A la séance suivante, à laquelle assistaient seulement M^{mes} Bara, Rigaud, Monroc, et MM. Rigaud, Bara et M... le jeune médium, les résultats furent à peu près les mêmes.

Le médium eut une lévitation, et tandis que M. Bara jouait du violon, on entendit distinctement des coups frappant en cadence sur l'instrument de musique.

Les formes fluidiques furent beaucoup plus condensées que dans la précédente séance. Une de ces formes surtout était d'une telle opacité qu'elle ne différait guère de la silhouette des assistants.

M^{me} Rigaud a senti deux fois son bras serré entre des doigts matérialisés.

En présence de ces résultats nous sommes en droit d'espérer que lorsque l'ambiance fluidique sera bien établie, les phénomènes psychiques se succéderont plus régulièrement et se multiplieront. Alors des invitations seront faites et le nombre des membres croîtra sans qu'il soit besoin de faire une réclame que nous considérons comme inutile.

Nous profitons de la circonstance pour annoncer qu'un tronc va être installé à la salle de la bibliothèque dans un but charitable que tous les spirites comprendront, celui de venir en aide aux médiums reconnus vraiment doués de pouvoirs médianimiques. Chacun des visiteurs y déposera discrètement sans y être contraint ce que ses moyens et son cœur lui conseilleront de donner et le Comité en fera la répartition chaque mois.

Les dons envoyés dans ce but et adressés au Président seront aussitôt déposés dans le tronc dit des médiums.

LÉOPOLD DAUVIL.

PALMES ACADÉMIQUES

Les décorations décernées à l'occasion de la visite de M. Chéron, à Longwy, ont été sympathiquement accueillies.

Parmi les nouveaux officiers d'académie, un grand nombre de Nancéiens ont remarqué, avec un plaisir particulier, M. Amédée Thomas, le dévoué secrétaire général de la Société d'Études psychiques de Nancy, directeur du Bulletin mensuel de cette Société.

Le *Bulletin de la Société d'Études psychiques* est rédigé avec un tact et un esprit scientifique qui lui ont valu une notoriété méritée entre toutes les publications analogues. L'hommage qui vient d'être rendu à M. Thomas n'était que justice ; il sera bien accueilli non seulement des membres de son active et florissante société, mais encore de toutes les personnes que préoccupe l'étude des phénomènes troublants qui font le sujet de ses travaux.

On sait qu'à la qualité de directeur de cette savante Revue, M. Thomas joint celle d'administrateur-délégué de l'*Étoile de l'Est*.

CONFÉRENCE

Nous avons l'honneur d'informer nos lecteurs que la *Société Française d'Étude des Phénomènes Psychiques*, 57, faubourg Saint-Martin, Paris, organise une conférence, qui sera faite sous la présidence de M. G. Delanne, par M. le Chevalier Le Clément de Saint-Marq, docteur ès sciences, président de la Fédération Spirite Belge, sur La Position Scientifique de la Question Spirite, le dimanche 6 octobre 1907, à 2 heures, dans la salle des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. L'entrée est gratuite. Les portes seront ouvertes à 1 h. 1/2 et fermées à 2 heures.

Nous tenons quelques cartes à la disposition de nos abonnés seulement.

Réincarnation

Nous lisons dans le *Journal* du 18 septembre 1907 :

La population anglaise de Rangoon est en émoi à cause des révélations d'un enfant.

LONDRES, 17 septembre. (*Par fil spécial.*) — La presse d'outre-mer relate un soi-disant fait de réincarnation qui se serait produit près de Rangoon.

Près de cette ville mourait, en 1903, le major Welsh. Ces derniers temps

un enfant de trois ans étonnait ses parents en leur annonçant gravement qu'il était le major en question, revenu à la vie, et le bambin leur décrivit avec force détails l'habitation de l'officier défunt, alla même jusqu'à donner un compte rendu de ses occupations et le nombre de ses poneys. Plus fort, il relata comment Welsh avait péri au cours d'une excursion sur le lac Meik-telea, avec deux autres personnes.

Les parents sont absolument bouleversés, leur fils n'ayant jamais rien su auparavant du major et de sa famille.

Ce cas bizarre, répété à grand fracas, préoccupe les milieux scientifiques anglais, et les commentaires vont leur train.

MESSAGE SPIRITE EN ARABE

Extrait du Journal *Light* du 24 août 1907.

Dans la soirée du mercredi 17 juillet dernier, quatre amis et moi reçûmes par l'intermédiaire d'une « Table Ouija », un message qui était dit provenir d'un Maure. On nous affirma qu'il ne pouvait pas parler anglais, mais qu'il nous donnerait un message en langue mauresque lequel fut, en conséquence, transcrit.

Comme personne dans l'assistance n'avait même une notion quelconque de l'arabe nous ne pûmes rien faire de ce message et je dus le faire traduire au « British Museum » à Londres. En voici la teneur : *Minalf cena izzam lem tuchalas il Kaïd halan lazam yuk tal.*

Une partie de ce message se rapportait au Caïd Mac-Lean et en voici la traduction :

« Le Caïd ne sera pas relâché, maintenant il doit être tué. »

Le communiquant nous déclara se nommer Bel-Kassim (ou Kassin) et nous dit avoir vécu autrefois à Fez.

Que le caractère de prédiction du message soit juste ou non, il n'en est pas moins, à mon avis, excessivement intéressant par ce fait qu'un message en arabe a été transcrit alors qu'aucune des personnes vivantes, présentes dans la pièce, ne connaissait cette langue et comme c'est un axiome de la logique que : « Vous ne pouvez pas tirer d'une chose ce qu'elle ne contient pas » je puis me demander d'où provenait l'information ?

Certainement, la plus plausible supposition est que ce message provient de quelque être intelligent autre que nous et, s'il en est ainsi, il émane, selon toutes probabilités, de la personne nommée Bel Kassim, vivante ou désincarnée.

La dame, dont les mains étaient avec les miennes sur la « Table Ouija »,

écrivit automatiquement plusieurs signes particuliers qui furent démontrés faire partie de l'alphabet arabe.

Nous avons eu aussi un message en Italien transcrit ici, mais comme l'un des messieurs présents connaissait quelque peu cette langue je ne juge pas ceci de suffisante importance pour le rendre public.

D.-S.-WARD, à Harrogate.

Traduction M. G.

L'ESPRIT CONSOLATEUR ⁽¹⁾

Les amis et fidèles de notre fraternité très sainte trouveront, sous cette enveloppe, un des premiers livres que l'OEuvre se propose d'éditer successivement et au fur et à mesure que la générosité de nos amis le permettra. Nous adressons d'abord ce volume à tous les souscripteurs anciens et nouveaux de notre organe.

Ceux qui ont acquitté leur souscription n'auront rien à payer, le livre de P. VERDAD-LESSARD représentant la valeur de presque une année entière d'abonnement ; mais nous espérons bien que ces mêmes amis trouveront encore la possibilité d'ajouter une somme nouvelle à leur souscription, afin d'acheter plusieurs exemplaires du livre qu'ils vont lire, et qui a, à nos yeux, le caractère d'un vrai manifeste religieux, répondant aux besoins des temps modernes et renouvelant tous les appels adressés par nous depuis vingt-cinq ans aux hommes de bonne volonté et aux âmes vraiment religieuses.

Quant à nos amis qui n'ont pas acquitté leur souscription, nous espérons qu'au reçu du Livre de P. VERDAD-LESSARD ils s'empresseront de nous la faire parvenir, en l'augmentant autant qu'ils le pourront.

Ce livre de notre frère P. VERDAD-LESSARD, fait suite à son *Traité sur le Sacerdoce*, publié chez LEYMARIE, à Paris. Nous le publions à Nantes, parce que nous voudrions que les personnes qui l'achèteront nous fassent connaître leurs noms et nous donnent leur adresse. Cela ne les engagera absolument à rien, mais cela nous permettra de connaître le sentiment des lecteurs de ce livre de notre ami et de notre frère P. VERDAD-LESSARD, qu'il faut encourager dans sa propagande, en lui venant en aide matériellement et en le soutenant moralement, comme nous l'avons fait depuis la fondation de notre Fraternité. L'OEuvre ne vit qu'avec les ressources volontaires et spontanées

(1) Ce volume n'est pas le même que celui du Père V. Marchal, *L'Esprit consolateur, ou nos destinées* paru en 1878.

de ceux qui croient à son utilité sociale et religieuse. Nous continuons donc à faire appel aux pauvres et aux riches qui liront *L'Esprit Consolateur* « La lampe du Sanctuaire » et voudront contribuer à le répandre dans les milieux les plus propices à une efficace propagande, c'est-à-dire là où se trouve le meilleur terrain à ensementer et aussi là où se trouvent des cœurs épris de justice et souffrant de voir l'humanité toujours déçue dans ses espérances. Les souscriptions doivent toujours parvenir, avec les adhésions : Bureaux de l'Œuvre, *Les Temps Meilleurs*, 15, RUE RUBENS, NANTES (LOIRE-INFÉRIEURE).

SOUSCRIPTION ANNUELLE A L'ŒUVRE DES TEMPS « MEILLEURS »

5 francs pour la France, 6 francs pour l'Étranger

L'Œuvre des Temps Meilleurs est une tentative de conciliation universelle sur le terrain des principes. Elle est représentée, depuis 1876, par un groupement de philosophes qui n'ont cessé d'exercer, au sein de leurs contemporains, une sorte d'apostolat social et religieux, soit par la parole, soit par les brochures, soit par le livre. Ce groupement n'a nullement pour objet d'ajouter une secte nouvelle à tant d'autres sectes. Il est une école de haute initiation et non pas une secte. Il vise à unir les hommes, non pas à les diviser et veut être classé parmi les groupements de philosophes et de penseurs qui sont les héritiers directs du christianisme en même temps que les continuateurs de la religion universelle. Notre groupement ne vient pas détruire la foi, mais la compléter, la rendre plus évidente et plus vivante dans chaque homme. Il n'est pas nécessaire d'avoir la foi pour faire partie de notre groupement. Toute âme élevée peut faire partie de notre fraternité si elle veut se perfectionner, se développer, s'améliorer et tendre ainsi vers « la Vie parfaite ». Notre groupement n'exclut personne pour ses croyances particulières, mais il demande à tous d'accepter l'idéal de « Vie parfaite » après lequel nous aspirons et qui consiste à nous sentir vivre dans les autres et à sentir les autres vivre en nous. Pour faire partie du groupement, profiter de son influence toute spirituelle, toute morale, il suffit d'adhérer aux idées-principes que nous venons d'indiquer et de nous aider à couvrir nos frais par une souscription annuelle de 5 francs pour la France et de 6 francs pour l'Étranger. Cette souscription peut être augmentée selon les moyens de nos amis, afin de permettre à l'Œuvre une propagande plus active et une périodicité plus fréquente à notre organe. Un bien énorme a été fait jusqu'ici, la correspondance de nos adhérents en fait foi, mais plus grand encore il aurait été, si la mort ne nous avait pas enlevé nos amis généreux. La Providence nous en suscitera d'autres à son heure à elle et selon sa volonté mystérieuse.

BIBLIOGRAPHIE

Essais pratiques de Spiritisme, par A.-D. de M. 1 vol. in-16. Prix 1 fr. 75.

L'auteur de ces *Essais* est médium et a obtenu, en compagnie de beaucoup de personnes honnêtes et éclairées, un grand nombre de phénomènes remarquables, tant physiques que psychiques, tels que : mouvements de corps avec et sans contact, lévitations, apports, écriture directe, dessins, phénomènes lumineux, vus par un grand nombre d'assistants, mais non par tous ; phénomènes sonores, entendus par certains assistants et non par les autres ; matérialisations, en un mot, à peu près toute la série de ce que l'on a obtenu dans les groupes les mieux composés.

Les Revues et livres spéciaux ont relaté tant de phénomènes de ce genre qu'ils ne devraient plus, semble-t-il, présenter qu'un intérêt secondaire. Ceux qui sont disposés à tout croire, croiront bien sans cela. Ceux qui sont résolument décidés à tout nier, ne croiront pas sur le témoignage d'autrui, ni même sur le leur propre, supposé qu'ils consentissent à expérimenter. Ceux mêmes qui sont sans parti pris ne croiront pas les autres et ne se croiront pas eux-mêmes, si leur esprit et leur volonté ne sont pas préparés à comprendre le sens et la portée des phénomènes qu'il pourront observer.

Ce n'est donc pas, à notre avis, sur les faits qu'il convient désormais d'insister, mais sur leur interprétation. Aussi bien est-ce là ce qui divise. Tout le monde aujourd'hui est d'accord sur la réalité des phénomènes spirites, et bien peu de gens le sont sur la théorie explicative de ces phénomènes.

L'explication adoptée par l'auteur de ce livre est nettement et franchement spirite.

Les raisons et les faits sur lesquels se base la théorie spirite sont : 1° que les simples mouvements d'objets avec contact pourraient à la rigueur s'expliquer par une force naturelle émanant du médium et des autres expérimentateurs ; mais il y a des mouvements sans contact qui échappent à cette hypothèse.

M. de M... aurait pu ajouter un phénomène plus simple encore qui infirme l'hypothèse d'une force animique (émanant de l'assistance), c'est le repos quand nous demandons le mouvement.

Ce simple fait qu'à notre demande il se produit dans les corps des mouvements en opposition avec les lois de la physique, nous prouve que notre science est bien pauvre et qu'il existe d'autres lois physiques que celles que nous enseigne l'École.

Ce fait encore plus simple que, demandant des mouvements, nous ne les

obtenons pas, quels que soient nos efforts physiques ou psychiques, prouve que, dans ces phénomènes, les plus élémentaires du spiritisme, intervient une force indépendante de nous et analogue à celle qui nous anime et nous dirige dans nos actes, une force douée, comme nous, d'intelligence et de volonté.

C'est donc avec raison que M. de M... dit : « Il est téméraire de dire qu'à un moment donné, on obtiendra tel ou tel phénomène d'apport (ou autre), car il est absurde d'admettre que l'on commandera à tel ou tel esprit. Des prétentions de cette espèce sont de nature à éveiller un motif légitime de suspicion sur la sincérité et le caractère des manifestations à produire. »

Nous pouvons et devons ajouter que ceux qui demandent à point nommé tel ou tel phénomène, qui prétendent que les phénomènes spirites soient *répétables* à volonté, peuvent bien être chargés de diplômes, comme un âne de reliques, mais n'en sont pas moins de parfaits ignorants en philosophie.

Les faits spirites, même les plus rudimentaires, ne peuvent donc être expliqués que par l'intervention d'une cause intelligente et volontaire. Or nous ne connaissons dans cet ordre que l'âme humaine, incarnée ou désincarnée ; donc...

Nous sommes ainsi obligés d'admettre que deux facteurs concourent à la production des phénomènes spirites : 1° le médium et les exécutants, qui fournissent le fluide, la matière première du phénomène, qui forment la cause seconde, instrumentale ; 2° l'esprit qui met en œuvre les matériaux et qui est la cause première, réelle, efficiente.

M. de M... croit que cette dernière cause ne peut être qu'un esprit désincarné.

C'est là une erreur. De nombreuses expériences prouvent que les esprits incarnés peuvent aussi intervenir ; il suffit pour cela, mais il faut qu'ils se dédoublent. C'est pour cette raison, comme je l'ai dit dans ma *Quintessence du Spiritisme* (1), que les communications des esprits incarnés sont plus rares et ordinairement plus faibles et moins nettes que celles des désincarnés.

En résumé, la cause première, efficiente, des phénomènes spirites est l'esprit, désincarné ou, plus rarement, dédoublé ; la cause seconde, instrumentale, est l'homme, le médium et les assistants.

Les raisonnements et les *mots* que l'on oppose à cette théorie sont absolument anti-scientifiques. Ce sont des arguments misérables et puérils, dit M. de M..., qui dissimulent mal une défaite.

« Il n'y a pas de faiblesse d'esprit à affirmer sa croyance à l'intervention des Esprits dans les phénomènes du spiritisme, et il n'y a pas davantage

(1) *La Quintessence du Spiritisme*, cinquième dialogue.

de crânerie ou de témérité à cela faire. Mais nous ne craignons pas aussi de dire qu'il y a une certaine lâcheté, un faux sentiment d'amour-propre, d'orgueil mal placé à opposer une négation, ou même à se dérober à une affirmation sous le mauvais prétexte que l'on ne peut expliquer ces phénomènes. »

On objecte en vain que nous ne connaissons pas la nature et l'essence de ces deux facteurs des phénomènes spirites : le fluide et l'esprit. Nous ne connaissons pas davantage la nature du fluide électrique, magnétique, lumineuse ; nous ne connaissons tous ces impondérables que par leurs effets ; et, bien plus, nous savons, comme le remarque M. de M..., que plus un fluide est raréfié, plus il a de puissance.

Si les âmes des morts interviennent, ne fût-ce que quelquefois, dans la production des phénomènes spirites, il s'ensuit que l'âme survit au corps et que la mort n'est que le commencement d'une nouvelle vie sur un autre plan d'existence.

« La mort, dit M. de M..., est la libération de l'âme, le passage d'une économie à une autre... La naissance de l'homme n'est pas plus son vrai commencement, que la mort n'est sa vraie fin.

« La vie, ou pour mieux dire, l'évolution de notre être incarné, constitue une période d'épreuves nécessaires pour le perfectionnement de notre âme, épreuves au creuset desquelles notre âme s'affine, comme l'or en fusion élimine son alliage. »

Ces conclusions ne seront pas du goût de tout le monde, surtout en un temps comme le nôtre ; elles n'en sont pas moins fondées sur la raison et sur l'expérience ; elles n'en sont pas la base du bien-être moral et même matériel des sociétés humaines, la source de l'harmonie sociale ; et par conséquent, le remède à l'antagonisme régissant.

ROUXEL.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.